The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Library of the Public
Archives of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

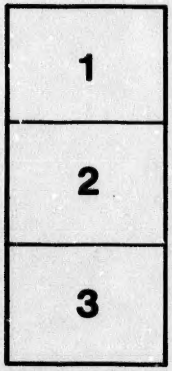
La bibliothèque des Archives
publiques du Canada

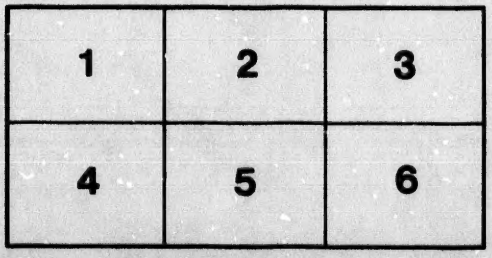
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





LA

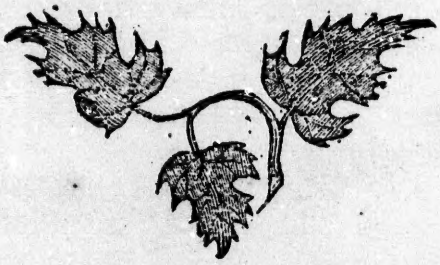
ST.-JEAN-BAPTISTE

A QUÉBEC

Sermon prononcé à la Cathédrale de Québec, le 26 juin 1865, par le Rév. T. A. CHANDONNET, Professeur de Philosophie à l'Université-Laval.

Discours de M. P. G. HUOT, M. P. P., à la Salle Jacques-Cartier.

Causerie par M. HECTOR FABRE, Rédacteur en chef du *Canadien*.



QUÉBEC
J. N. DUQUET ET Cie., ÉDITEURS
21, rue la Montagne, Basse-Ville

1865

1-3310

Imprimerie du Canadien
21, rue la Montagne, Basse-Ville

LA FÊTE NATIONALE

[Compte-rendu extrait du *Canadien* du 28 juin 1865]

La St. Jean Baptiste a été célébrée cette année à Québec, comme elle ne l'avait point encore été. C'est ce qui nous a fait penser que le public accueillerait avec plaisir une brochure qui contiendrait un compte-rendu de la Fête, le magnifique sermon de l'abbé Chandonnet, l'éloquent discours de M. P. G. Huot et la causerie de M. Hector Fabre. Tous ceux qui ont pris part à cette belle démonstration nationale voudront en conserver le souvenir. La démonstration a été digne en tout point de la capitale, et nous n'avions rien à envier à Montréal qu'un concours plus actif de la part d'un certain nombre des citoyens de la ville ; nous avons eu cependant le plaisir de voir, cette année, la section Notre Dame, donner signe d'existence, grâce au zèle de quelques-uns de ses membres.

La plupart des magasins tenus par les

marchands canadiens-français étaient fermés, toute la population ouvrière des faubourgs St. Jean, St. Roch, St. Sauveur à laquelle s'était jointe une députation considérable venant de St. Joseph de Lévis, marchait dans les rangs de la procession, tous ceux qui ne la suivaient pas se tenaient dans les rues ou aux fenêtres pour la saluer au passage, les maisons étaient décorées avec goût sur tout le parcours, enfin la démonstration entraînait ou enveloppait bon gré mal gré tout le monde, malgré l'abstention ostensible de quelques-uns et l'indifférence qu'ils avaient cherché à répandre.

La journée était magnifique, une vraie journée de fête publique. La procession se mit en marche, de la Place Jacques-Cartier, à 8 heures et demie. Elle s'ouvrait par les Frères de la Doctrine Chrétienne et leurs élèves, section St. Roch et section St. Jean, qui fesaient retentir l'air de chants joyeux. Les spectateurs et surtout les spectatrices regardaient avec le plus vif intérêt défiler cette milice de l'avenir que forment, avec tant de soin et de pieux dévouement, pour les luttes de la vie et le service de la patrie, les bons frères.

Venaient ensuite les compagnies des

Sapeurs et Pompiers sous le commandement de MM. les Capitaines Grégoire, Marcotte, Blais et Labrecque. Nous avons admiré l'air martial, l'excellente tenue, le costume magnifique de ces compagnies d'élite qui nous donnent si souvent, dans les catastrophes qui frappent notre ville, des preuves de leur courage, de leur présence d'esprit et de leur habileté. En les voyant passer, on reconnaissait facilement les descendants de cette race qui fournit au monde ses plus brillants soldats.

Le Corps de Musique de St. Sauveur précédait la bannière principale de la Société St. Jean-Baptiste et jouait successivement tous les airs patriotiques de son répertoire. Ce Corps de Musique, qui ne compte pas encore deux ans d'existence, joue avec beaucoup d'entrain et d'ensemble. Il a contribué pour sa bonne part à la fête.

Derrière la bannière principale de la Société marchaient les officiers, le comité de régie, Son Honneur le Maire, les anciens présidents, etc., etc.

L'espace nous manque pour louer chaque corps en particulier ; disons seulement en général que les sections St. Jean, St. Roch et St. Sauveur auxquelles s'était jointe l'Union St. Joseph de Lévis

présentaient le plus imposant ensemble, ainsi que la Société Typographique, la Société des Charpentiers, la Société Bienveillante des Ouvriers, l'Union St. Joseph et le Cercle de St. Sauveur, et les élèves du Séminaire, qui avaient une magnifique bannière neuve. On comptait aussi dans la procession une cinquantaine de cavaliers très-bien montés.

Les différentes sections avaient rivalisé d'empressement et de zèle à grossir les rangs de la procession et nous ne saurions à laquelle donner plus de compliments. La population de ces vastes faubourgs se fait le plus grand honneur en déployant autant d'enthousiasme patriotique et de noble ardeur à célébrer la fête nationale. Si la St. Jean-Baptiste se célèbre encore à Québec, si on a pu la chômer lundi avec tant d'éclat, c'est à elle que l'honneur en revient. Qu'elle reçoive pour cela les félicitations de ceux qui mettent la gloire de la nationalité au premier rang de leurs préoccupations et la reconnaissance de la patrie.

La section St. Jean et la section St. Sauveur avaient eu toutes deux l'excellente idée de faire représenter le personnage de St. Jean-Baptiste par deux jolis enfants. Nous n'avons pas besoin de dire

que cette représentation a obtenu, comme chaque année, le plus vif succès. Autrefois, on y ajoutait deux autres enfants, l'un représentant Jacques-Cartier, l'autre un sauvage, lesquels trois personnages se trouvaient réunis et contemporains pour ce jour-là. Les cordonniers avaient installé sur une voiture leurs instruments de travail au complet, avec un compagnon qui travaillait en public avec la même attention et la même activité que s'il eût été dans son atelier, sous l'œil de son patron. Enfin une charrette où se trouvaient réunis les différents types de la campagne, représentait l'agriculture. Le vieil *habitant* surtout était parfait, il avait un air bon enfant, souriant et narquois qui disait clairement aux passants :

" Vous croyez pouvoir facilement me jouer de vilains tours, essayez et nous verrons bien qui y sera pris le premier ! "

La Grand'Messe a été célébrée avec la plus grande pompe, à la Cathédrale, dont la belle architecture animée par une foule considérable offrait le plus imposant coup-d'œil. La messe en musique a été chantée par MM. les élèves du Petit Séminaire, sous la direction de M. Ernest Gagnon,

avec l'habile concours de M. l'abbé T. E. Hamel. En voici le programme :

Kyrie.....MERCADANTE.
Gloria.....VAN BREE.
Credo royal.....DUMONT.
A l'offertoire : " Pourquoi ces vains complots, (solo par M. Gingras)....MÉHUL.
Sanctus.....VAN BREE.
O Salutaris, (solo par M. Blain).....MEYERBEER.
Agnus.....MERCADANTE.

Cette belle musique parfaitement exécutée a répondu admirablement aux émotions dont l'âme des assistants était remplie. Nous devons feliciter M. Ernest Gagnon de ce beau succès et remercier M. l'abbé Hamel d'y avoir aussi puissamment contribué.

M. l'abbé Chandonnet a prononcé le sermon de circonstance. Il nous serait difficile d'analyser froidement ce morceau d'éloquence qui a ravi l'auditoire et que nous avons écouté avec le plus vif plaisir. Nous espérons qu'il sera publié et tout le monde voudra le lire. Qu'il nous suffise de dire que l'éclat du langage s'y joignait à la beauté des inspirations, la chaleur patriotique à l'élévation religieuse ; qu'après avoir déployé à loisir une brillante éloquence, le prédicateur n'a point hésité à aborder le côté pratique des choses, à signaler les défauts qui nous affaiblissent et

à nous donner les meilleurs conseils pour nous en corriger. Ce discours a obtenu un succès général.

En partant de la cathédrale, la procession se dirigea vers l'archevêché où elle eut l'honneur de saluer, Sa Grâce Mgr. l'Archevêque. La société fut aussi saluer Son Honneur le Maire.

Au retour de la procession à St. Roch, M. Huot adressa la parole à l'assemblée, puis M. Duquet fut appelé à parler ; après quoi des hourrahs se firent entendre pour M. le président, M. le Commissaire-Ordonnateur et pour toutes les différentes sociétés et compagnies qui avaient contribué pour beaucoup à donner de l'éclat à la fête.

Conformément à l'engagement patriotique qui avaient été signé, la plupart des marchands canadiens-français ont fermé leurs magasins, au moins durant la matinée. Plusieurs ont tenu fermé toute la journée. Dans la rue St. Pierre pourtant on ne remarquait que deux magasins tenus par un canadien-français qui fussent ouverts. A la Haute-Ville, dans le faubourg St. Jean, à St. Roch, l'observation de la fête a été presque générale.

Seuls quelques marchands de la Basse-Ville se sont obstinément refusés de se rendre à la demande générale et au désir

patriotique de la Société St. Jean-Baptiste. Ils ont essayé de profiter de l'occasion pour faire une concurrence déloyale à leurs confrères, meilleurs citoyens qu'eux. Le matin, une foule assez considérable s'est assemblée devant un des rares magasins restés ouverts, le marchand persistant dans son égoïste détermination, la foule justement choquée s'est excitée peu à peu et nous regrettons de dire que quelques vitres ont été cassées. Nous déplorons les vîtres cassées, tout en étant convaincu que c'est le fait isolé de quelques-uns de ces brouillons qui se glissent toujours dans les groupes un peu surexcités, mais nous déplorons aussi qu'il se trouve parmi nous des gens assez mal inspirés pour braver le sentiment public à ce point.

La séance musicale et littéraire à la Salle Jacques-Cartier avait réuni, le soir, un auditoire considérable qu'on peut porter à 1200 personnes. L'air national, *Vive la Canadienne*, ayant été joué par le Corps de Musique de St. Sauveur, M. P. G. Huot, président de la Société St. Jean-Baptiste, a pris la parole et a prononcé un éloquent discours vivement applaudi. M. Huot a retracé à larges traits notre situation nationale, il a eu de nobles ins-

pirations, des accents entraînants, de belles pensées. Nous publierons ce discours dans un prochain numéro.

La partie musicale a été fort intéressante. M. Damis Paul a joué avec le talent qu'on lui connaît un morceau sur le piano avec son fils. Une chanson de circonstance composée par M. Em. Blain et chantée par M. Ed. Gingras a obtenu le plus grand succès. Doué d'une belle voix, M. Gingras est par excellence le chanteur national, celui qui enthousiasme un nombreux auditoire. La Société Musicale des Amateurs de St. Jean nous a fait entendre le *Chœur des Soldats*, de l'opéra de Faust, puis *Christophe Colomb*, couplets et chœur. Ces morceaux chantés avec un bel ensemble ont produit beaucoup d'effet. M. J. Vienno-Michaud est venu ensuite faire rire aux larmes l'auditoire avec une de ces chansons comiques qu'il interprète avec une verve si spirituelle. Dans le cours de la soirée, il a chanté encore plusieurs chansons qui ont soulevé de joyeux applaudissements. Nous avons admiré la belle voix de M. P. Plamondon, dans *Noble Patron*. M. Blain a chanté avec beaucoup de sentiment et de goût une belle romance.

Au commencement de la seconde partie,

M. Hector Fabre, rédacteur du *Canadien*, a lu une *Causerie* que nous publions sur notre première page.

Nous avons cependant un contretemps à constater. M. Prume, qui avait généreusement promis son concours pour le concert, s'est excusé par le billet suivant :

" Mountain Hill House,
" Québec, 25 juin.

" Monsieur Prume a l'honneur de remercier M. Duquet pour l'invitation qu'il a reçue pour lundi, ainsi que pour les charmants articles qui ont été publiés dans le *Canadien* ; mais son agent M. Duval, ayant reçu une dépêche hier soir, qui force M. Prume a partir lundi à deux heures, ce dernier ne pourra se rendre à l'aimable invitation de la société St. Jean, chose qu'il regrette énormément, car il se serait fait un plaisir de jouer à une fête nationale. "

Le billet est fort poli et les excuses ont été volontiers agréées par l'auditoire. Il n'en aurait pas été ainsi si on avait su, comme nous l'avons appris depuis, que M. Prume ne devait quitter Québec qu'hier après-midi par le *Montréal* et qu'il avait préféré se rendre à une invitation particulière. Même après sa lettre, M. Prume avait fait réitérer par son agent à M. Duquet la promesse d'aller jouer

à la Salle Jacques-Cartier, en ajoutant que son départ seul l'en empêcherait. Le procédé nous parait étrange, de la part d'un artiste comme M. Prume, et il a fallu pour qu'il n'hésitât pas à s'en rendre coupable envers une société nationale qu'on lui ait fait, quelque part, une fausse représentation des choses. Il a fallu que des gens envieux sans doute du succès de la fête l'aient dissuadé de se rendre à la Salle Jacques-Cartier, sous prétexte qu'il n'y trouverait pas des admirateurs dignes de son talent et de sa réputation.

En résumé, nous devons répéter que la fête nationale a été magnifique, au-dessus même de l'attente générale. Ce beau résultat est dû au zèle, au dévouement, à l'activité déployés par les officiers et le comité de régie de la Société St. Jean-Baptiste, qui peuvent être justement fiers de la fête de lundi.

Québec, mercredi, 28 juin 1865.

SERMON

Prononcé à la Cathédrale de Québec, le 26 juin 1865, jour de la fête St.-Jean-Baptiste,

PAR

Le Rév. T. A. CHANDONNET.

Dabo tibi gentes hereditatem tuam.
Je te donnerai les nations en héritage.
Ps. 2, v. 18.

Mes Frères,

L'Apôtre nous rappelle que nous avons deux patries, l'une passagère, l'autre éternelle ; l'une qui marche, l'autre qui demeure ; l'une qui travaille, l'autre qui jouit ; l'une qui combat, l'autre qui triomphe ; l'une ici-bas et l'autre en haut.

Ces deux patries nous appartiennent réellement ; nous leur devons, bien qu'à divers titres, un amour véritable. Et quand saint Paul les distingue, ce n'est pas qu'il veuille les mettre en opposition ; mais c'est pour nous avertir que la patrie ne se restreint pas à la

terre, que la meilleure après tout n'est pas ici, et que l'on ne doit pas s'attacher à la patrie qui passe, quelle que sainte qu'elle soit, au point d'oublier celle qui ne passe pas ; ni fixer son cœur aux choses mobiles du temps, en face des biens immuables de l'éternité. Saint Paul n'a donc pas anéanti l'idée et l'amour de la patrie terrestre : il les a étendus, relevés et ennoblis. *Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus.*

Sur la terre même, M F., rien n'est plus expansif que la patrie. Elle ne refuse pas de se dilater jusqu'aux limites du monde ; et alors tous les hommes sont nos concitoyens ; mais aussi elle se restreint volontiers au coin de terre où l'homme existe, respire, vit librement, et groupe autour de lui tout ce qu'il connaît et ce qu'il aime. Alors la patrie devient un faisceau d'éléments plus énergiques, un foyer plus ardent.

Qu'est-ce donc que la patrie ? La patrie, c'est le ciel qui nous a vus naître, l'air que nous respirons, la terre de nos aïeux, le berceau de notre enfance ; c'est le foyer ardent de la famille, le père généreux, le sourire de notre mère, la sœur tendre, le frère bien-aimé ; c'est le sang pur qui coule dans nos veines, la gloire de notre race, le tombeau sacré de nos ancêtres, la lutte héroïque, la guerre sacrée, le sang généreux de nos soldat, l'éclat de nos victoires, la paix honorable, la noblesse de nos drapeaux, le lambeau arra-

ché au feu de la bataille ; c'est la foi de nos pères, la prière de notre première ferveur, la vertu de nos frères, la sublimité de nos martyrs : voilà la patrie ! Elle condense dans un cercle palpitant tous les éléments qui composent à ses divers points de vue la vie de l'homme ; et le patriotisme, franchissant avec elle les limites étroites, embrasse toutes les énergies particulières qui respirent dans sa large poitrine, réunit la naïveté de l'instinct, le fanatisme du droit, le sacrement du devoir et l'ardeur brûlante de la passion.

Il y a deux hommes qui ont méconnu la patrie et déshonoré leur patriotisme au contact d'un double vice : c'est l'homme du paganisme et l'homme de la philanthropie. Le païen sans doute aimait sa patrie ; mais chez lui, outre que l'élément civil absorbait tous les autres, l'amour de la patrie emportait la haîne de l'étranger et le mépris du barbare ; c'était un patriotisme haineux, un patriotisme exclusif. L'homme de nos jours, usurpant le beau nom de philanthrope, refuse à sa patrie le spécial amour qu'elle réclame, sous le faux prétexte de le répandre également sur la tête de l'étranger. Le païen étouffait l'amour légitime de l'étranger par l'amour exagéré de la patrie ; le philanthrope étouffe l'amour légitime de la patrie par l'amour exagéré de l'étranger. Double injustice. Le païen et le philanthrope n'ont jamais senti le vrai patriotisme.

La charité chrétienne connaît mieux la générosité du cœur humain. Elle sait qu'il peut aimer sans haïr et préférer sans épuiser son énergie. Aussi, entre les deux excès où se corrompt l'amour de la patrie, elle a fixé un point plus naturel, plus juste et plus noble : c'est l'amour de tout le monde et la prédilection du plus proche. C'est ainsi qu'elle purifie l'ardeur du patriotisme sans la refroidir.

Ce patriotisme chrétien est le nôtre. C'est lui qui nous a appelés ; c'est à lui que nous avons répondu.

Mais quelque divers que paraissent au premier abord les multiples éléments de la patrie, ils se réunissent tous dans la perfection de l'être qui est la vie. Or, cette fleur de l'existence, personne ne l'a jamais peinte sous des couleurs plus vives et plus gracieuses que cet orateur sublime dont la voix ne s'éteindra jamais. " Souvent, dans ma jeunesse, dit La-
" cordaire, j'ai gravi les hautes montagnes.
" Elles ont, sous leurs formes sévères, un
" charme qui nous plaît. Il semble qu'en
" nous élevant avec elles, nous prenons un
" essor de l'âme plus haut, un regard plus
" profond ; et ce n'est pas en vain que le
" poëte a dit : Jéhovah de la terre a consa-
" cré les cîmes. Mais à mesure que nous
" montions, légers et joyeux, quelque chose
" de la nature s'évanouissait devant nous.
" Le bruit et le vol des oiseaux devenaient
" rares, l'air s'agitait à travers un feuillage

" moins épais; peu à peu même les arbres
" s'enfuyaient au-dessous de nous dans une
" perspective lointaine, et un gazon sans fleurs
" nous restait comme un dernier vestige de
" grâce et de fécondité. Bientôt ce n'était
" plus qu'une solitude âpre, morne, silencieuse,
" sans souffle, et, pour ainsi dire, sans respi-
" ration : la nôtre s'arrêtait aussi, et regar-
" dant, écoutant, nous nous disions sous le
" poids de la fatigue et de la stupeur : La
" nature est morte !

" Que lui manquait-il donc ? Qui nous don-
" nait cette impression funèbre à son égard ?
" Il lui manquait deux choses : le mouvement
" et la fécondité. La vie est un mouvement
" fécond, la mort une immobilité stérile.....
" Mais il y a bien des degrés dans le mouve-
" ment, et ainsi bien des degrés dans la vie...
" Epanouissant leurs racines et leurs branches,
" se couvrant de feuilles, de fleurs et de fruits,
" sur un tronc organisé, les plantes nous pré-
" parent, dans leurs ascensions et leurs rayon-
" nements, une ombre vivante, et une nourri-
" ture aussi douce que leur ombre ? " L'arbre
vit.....

" L'animal se meut sur la terre si non
" comme un roi, du moins comme un hôte."
Il vit... " Ecartez tout horizon qui se me-
" sure, toute image, fut-ce celle de la terre et
" du ciel, qui tombe sous une limite, ou-
" bliez le nombre, le poids, la figure : l'homme
" pense !..... Il aime comme il pense,

" sans mesure dans ses affections comme il est
" sans mesure dans ses concepts, et son cœur
" se dilatant à l'égal de son intelligence, il se
" sent libre encore sous le poids de l'infini...
" J'ai défini la vie. La vie est un mouvement,
" parce qu'elle est une activité, et que toute
" activité s'exprime par un mouvement plus
" ou moins parfait, jusqu'à ce qu'elle arrive en
" Dieu à l'immutabilité. " C'est-à-dire à l'action parfaite, à l'excellence de la vie.

Eh bien ! la patrie vit, elle aussi. A titre de personne morale, elle vit à la manière de l'individu ; mais sa vie est plus ample ; sa poitrine plus large, son souffle plus puissant, sa démarche plus haute, son bras plus nerveux. Sa vaste énergie se répand plus loin et anime plus de choses. Pourquoi ce temple est-il ardent, sinon parce que nos cœurs lui ont inspiré un souffle religieux ? Pourquoi nos plaines fleurissent-elles, sinon parce que nos sueurs leur ont donné la fécondité, qui est la vie ? Pourquoi ces drapeaux sont-ils immortels, sinon parce que nos pères les ont consacrés de leur sang ? Pourquoi ces devises généreuses brillent-elles encore, malgré la poussière et les ravages du temps, sinon parce que l'honneur de la patrie n'a jamais permis qu'elles fussent effacées. Pourquoi ont-elles volé plus radieuses jusque sur les plis gracieux qui ombragent la tête de notre jeunesse, sinon parce que déjà cette jeunesse tient à s'engager sous nos yeux pour l'avenir ? Et que

dit donc la patrie, avec ces multitudes frémissantes qui se groupent aujourd'hui, et chaque année, sur tous les points du même sol, dans l'unité d'une même pensée et d'un même cœur ? Elle dit, et sa voix est éloquente, elle dit : Je vis !

Oh ! mes chers compatriotes, n'est-il pas nécessaire que cette pensée qui contient tout soit aujourd'hui l'âme de nos discours ? Héritiers légitimes d'une vie généreuse, maîtres de cette vie par droit et par devoir, il est bien naturel que nous en parlions ensemble, avec la gravité, l'intérêt et l'affection que cette chose réclame ; avec la fermeté, la franchise, la sainte liberté qui caractérise l'intimité des relations sociales. En face de la vie comme en face de la mort, il y a une liberté qui atteint la sainteté du devoir. Nous sommes donc libres tous ensemble.

Moi-même, M. F., appelé à l'honneur redoutable de vous adresser la parole au nom de la patrie, je me vois plus à l'aise, dans la pensée qu'à titre de compatriote, j'ai un droit égal à partager vos honneurs et vos tristesses. Et si, dans la suite de ce discours, je vais puiser ma part de joie aux sources pures de l'histoire, je ne reculerai pas devant le calice qui contient des pensées amères ; surtout je n'en détournerai pas mes lèvres pour le passer à d'autres. Je le sais, nous ne sommes ici ni pour nous louer, ni pour nous blâmer ; nous y sommes au nom du passé et de l'a-

venir, en vue du bien public. Mais n'oublions pas que, précisément à ce titre, nous pouvons parler avec une liberté égale louange et blâme. Car, si l'honneur encourage heureusement le bien, c'est aussi le reproche quelquefois qui indique et prévient le mal.

Vous me soutiendrez donc, M. F., dans cette tâche qu'il vous a plu vous-mêmes de m'imposer.

Comme toute personne qui se meut sur la terre, la patrie jouit d'une triple vitalité. Elle vit d'intelligence et de liberté : c'est sa vie morale ; elle vit des mœurs, de cette énergie spontanée, propre à tout corps qui s'anime : c'est sa vie sensible ; elle vit de cette action naturelle et forte qui maîtrise tout ce qui lui est inférieur : c'est sa vie physique.

Ces trois vives énergies de la patrie, dont s'anime le même être, s'influencent naturellement et se prêtent, dans une heureuse sympathie, un mutuel secours ; avec cette essentielle différence toutefois que la vie morale est la supérieure des deux autres : c'est le chef de la vie ; elle porte couronne, elle tient le sceptre et commande royalement, non pas pour les humilier ou les détruire, mais pour les perfectionner et les ennoblir. Voilà pourquoi nous retrouverons partout et réclamerons toujours, à quelque point de notre sujet que nous soyons, le travail intelligent, énergique, généreux et patriotique de notre liberté.

I

La patrie vit tout d'abord de la vie morale, c'est-à-dire de cette activité intelligente et libre qui distingue le roi de la terre et les hôtes glorieux du ciel.

L'intelligence est destinée à voir, à distinguer la vérité. C'est l'œil de la patrie. C'est à elle qu'il appartient de saisir le bien et de reconnaître les divers moyens de l'exploiter. D'un doigt sûr, elle suit la limite du droit et du devoir. Elle embrasse le champ de la vertu, elle entrevoit l'espérance et constate le danger.

Cependant, le sommet de la vie morale, c'est la liberté. La liberté, en effet, contient dans son sein généreux la plénitude de la raison et la plénitude de la volonté. On peut connaître, on peut vouloir sans être libre; mais jamais on n'est libre sans l'intelligence qui voit et la volonté qui agit.

Or, la patrie, et je le dis ici, aux pieds de Dieu qui me voit, en présence des hommes qui m'écoutent, sans crainte de n'être ni désavoué ni incompris: la patrie est libre, la patrie vit de liberté.

L'intelligence et la liberté se réunissent même dans un acte indivisible; et, de leur sanctuaire lumineux et inviolable, elles rayonnent dans tous les sens et animent tout ce qu'elles pénètrent. Autour d'elles se groupent, comme des satellites avancés de la vie morale,

la science qui brille, le zèle qui s'embrâse, le courage vainqueur des obstacles, le désintéressement qui s'oublie, le dévouement qui se donne, et la sublimité du sacrifice.

Voilà la vie morale de la patrie. Mais qui aura la direction de cette noble énergie ? Qui dira à notre fière intelligence, à notre liberté plus fière encore, à toutes les généreuses affections qu'elles activent ; qui leur dira, avec cette autorité suprême qui ne craint pas le démenti, qui leur fera entendre souverainement le oui ou le non ? Je vais répondre. Mais laissez-moi vous dire auparavant qui ne le fera pas.

D'abord, ce n'est pas nous-mêmes. Mobiles et contingents que nous sommes, créés dans la pauvreté d'une existence inférieure, essentiellement dénués de la souveraineté d'être, nous ne saurions devenir souverains dans l'action.

Ce qui dirigera notre vie morale, ce ne sera donc ni notre fantaisie qui change comme le vent, ni la peur vaine comme une ombre, ni l'intérêt qui tiraille en tous sens. Bien loin que toutes ces choses puissent prétendre à la souveraineté d'une loi morale, elles constituent la partie la plus agitée de notre être. Bien loin de pouvoir dominer la vie morale d'un peuple, elles se traînent humblement, sans jamais atteindre la noblesse de son niveau, dans la région la plus infime de notre existence.

Par la même raison, l'homme étranger doit

renoncer à l'honneur de diriger souverainement la vie morale d'une nation, qu'il s'appelle individu, société, voisin ou métropole. L'absolue souveraineté ne loge pas dans un être mobile, flexible, passager comme l'homme ; il y aurait essentielle contradiction.

Je sais que l'homme peut amonceler des forces, devenir ce qu'on appelle une puissance ; mais l'homme fort reste un homme ; et, en face de la vie morale d'un peuple, au point de vue de la loi souveraine, ce n'est plus une puissance c'est un roseau.

Qui donc dirigera souverainement la vie morale de la patrie ? Qui la touchera d'un sceptre victorieux et lui donnera le mot d'ordre ? Ecoutez, hommes et peuples. Au-dessus de tout être créé, dans les profondeurs éternelles d'une existence absolue, il est un être qui jouit de l'activité par excellence. Maître de l'existence, il vit comme il est, d'une manière souveraine. Soit qu'il néglige de créer d'autres êtres, soit qu'il lui plaise d'en appeler à l'existence ; soit qu'il groupe des peuples, soit qu'il en disperse, il fait tout, ordonne et dirige tout dans l'essentielle conformité de son être. En agir autrement serait se contredire, et la souveraine perfection ne se contredit pas.

Dieu ! Voilà donc la loi souveraine et universelle des êtres. Aucun d'eux n'en est exempt, qu'il soit mort comme le grain de sable, qu'il soit aveugle comme l'animal, qu'il soit intel-

ligent et libre comme l'homme, puissant comme un peuple, vaste comme le monde.

Donc tout dépend de Dieu. Donc la liberté ne détruit pas la dépendance. Un peuple est libre, oui certainement ; mais pour cela, il n'est pas plus indépendant de Dieu que le soleil qui roule sur sa tête ou le brin d'herbe qui croît dans l'immensité de ses plaines.

De là le devoir qui s'attache à Dieu. De là le droit qui respecte le devoir. Là nous apparaît l'abîme infranchissable qui sépare le libre du permis. Là aussi se révèle la noble mission qui n'appartient qu'à l'être libre : d'ajouter à son âme, d'une main qui ne connaît pas le servitude, de nouveaux traits de ressemblance avec son auteur.

Mais quel usage Dieu fait-il donc de cette autorité souveraine qui s'impose à tous sans détruire la liberté de personne ? Le voici. Il était conforme à l'essence même de Dieu que Dieu dirigeât ses créatures vers une fin ; il était réclamé par l'honneur essentiel de son acte que cette fin fût lui-même ; que des êtres soumis à lui, capables de l'atteindre, dirigeassent vers lui leur activité morale pour le posséder, et que cette possession se réalisât un jour.

Voilà donc la souveraine loi et le souverain bien qui s'appellent ; voilà donc la dépendance essentielle de l'homme, sa libre obéissance et son bonheur suprême, qui se réunissent dans une étreinte inséparable. Obéir à Dieu, c'est aller à Dieu. Par la soumission,

nous gagnons notre propre bonheur. *Justitia et pax osculatæ sunt : la justice et la paix se sont embrassées.*

Entre ces deux souverainetés, la souveraineté de l'autorité et la souveraineté de la vérité et du bien, viennent s'échelonner, dans une subordination essentielle, beaucoup d'autres lois et beaucoup d'autres biens ; beaucoup d'obéissances et beaucoup d'intérêts. Le respect de Dieu emporte le respect de ses œuvres : le respect de soi-même, le respect des autres hommes, le respect de l'individu, le respect de la famille, le respect de l'état ; et, dans chacune de ces sociétés, le respect mutuel du père et de l'enfant, du souverain et des sujets. L'amour de Dieu emporte l'amour de ses œuvres, l'amour de soi-même, l'amour des autres hommes, l'amour de l'individu, l'amour de la famille, l'amour de l'état ; et, dans chacune de ses sociétés, l'amour réciproque du père et de l'enfant, du souverain et des sujets : c'est-à-dire l'immense réseau de la justice et de la charité : l'ordre, la paix et le bonheur de tous.

Mais ne l'oublions pas, M. F., dès le commencement, Dieu a voulu faire plus que tout cela ; il a voulu ravir l'activité morale de l'homme jusque dans la sphère sublime du surnaturel. Il s'est montré lui-même comme loi surnaturelle ; il a communiqué à l'activité morale de l'homme une puissance surnaturelle ; il a exigé un déploiement d'énergie

surnaturelle ; il s'est donné lui-même dans l'éclat d'une fin surnaturelle. Et l'ordre surnaturel est sorti du sein de la charité divine ; et les nations ont été données au fils de l'homme en héritage ; Jésus-Christ les a confiées à son Eglise ; et l'Eglise, dominant tous les peuples, exposée à tous les yeux, entretient leur vie morale, l'inspire, et la conduit au port. Et la vie morale des nations, a revêtu dans la sphère surnaturelle du christianisme le vif éclat de la divinité.

De là sont sortis pour chaque peuple un grand devoir et un grand bien. Un grand devoir ; celui d'être chrétien, chrétien dans l'individu, dans la famille, dans l'Etat ; chrétien dans l'autorité, chrétien dans la sujétion, chrétien dans les institutions, chrétien dans les lois. Ah ! c'est une grande vérité, l'individu, la famille et l'Etat peuvent s'occuper des choses du temps ; ils le doivent même. Mais aussi c'est une grande erreur de s'imaginer que nos actions libres en tombant d'une manière immédiate sur la terre, puissent cesser de s'ordonner finalement au ciel. C'est une grave erreur de s'imaginer que l'homme, du haut de sa puissance sociale, devienne moins soumis à Dieu que la faiblesse de l'individu. C'est une grave erreur de croire que l'état ne doive pas de soumission à l'Eglise. C'est une grave erreur de croire qu'il existe un seul acte libre au monde qui ait droit de se soustraire à Dieu et refuser d'être chrétien. Sans

doute, docile à son divin chef, l'Eglise laisse à la dispute des hommes bien des choses qui se meuvent dans la sphère du temporel ; mais l'autorité souveraine est toujours là, au-dessus de toute activité humaine, royale ou sujette. Respect ! Elle ne nie pas le progrès matériel, mais elle ne veut et ne peut vouloir qu'il prévaille contre elle, ni qu'il s'insurge contre le progrès spirituel, qui le domine. Un grand bien. Tout dans la vie morale des nations : science, liberté, devoir, droit, justice, charité, courage, dévouement, sacrifice : tout est devenu chrétien. Et voilà que les peuples chrétiens ont élevé leurs cœurs ; et voilà que le scythe, le grec et le romain ont vu s'effacer leurs noms devant celui des nations chrétiennes. Et malheur aux peuples qui n'ont pas voulu boire à la coupe royale du christianisme ! Malheur aux peuples qui en ont détourné leurs lèvres imprudentes !

Dites, M. F., sur quelles plages, autres que des plages chrétiennes, avez-vous jamais entendu des accents comme ceux-ci :

Dieu est celui qui est.

Le Seigneur est son nom.

Seigneur, qui vous est semblable ?

Le ciel et la terre passent ; mais vos paroles ne passeront pas.

L'esprit scrute tout, même l'abîme.

Le Seigneur aime la justice.

Voyez quelle charité a eue le Père, de nous nommer et nous faire ses enfants !

La terre est pleine de sa miséricorde.

Nous serons rassasiés à l'abondance de sa maison.

Qui me séparera de la charité du Christ?

Nous sentons la charité de Dieu en ce qu'il a déposé sa vie pour nous; et nous, nous devons déposer la nôtre pour nos frères.

Je veux être anathème pour mes frères!

Et sur quelles plages, autres que des plages chrétiennes, avez-vous donc aperçu, au sommet de la montagne, en vue de tous les enfants des hommes, le type mourant de la justice et de la charité?

Sur quelles plages, autres que des plages chrétiennes, avez-vous rencontré des prodiges de vie morale à l'égal des nôtres?

Et pourquoi doit-il en être infailliblement ainsi? C'est que la perfection de la vie morale dépend de trois choses: du principe souverain qui est Dieu, de l'énergie intelligente et libre de l'homme, de la hauteur souveraine du but. Or ces trois éléments essentiels atteignent dans le christianisme la sublimité du surnaturel.

Que fait donc le christianisme? Non-seulement il corrige le vague de l'ordre naturel, mais encore il élève cet ordre et monte avec lui. Et le peuple, et le citoyen vraiment chrétien sera à la fois savant, libre, juste, charitable, à la honte de l'indifférence et de l'impiété. Plus fidèle à Dieu, il sera plus fidèle aux hommes; plus attaché à Dieu, il s'atta-

chera plus à ses frères. Car infidèle à Dieu et fidèle aux hommes, on le sait, c'est une inconséquence logique dont l'homme sensé n'est pas longtemps capable.

Dans l'ordre des faits, M. F., je me contente de ceux qui arrivent spontanément à votre souvenir. Vous n'avez pas besoin que je vous rappelle notre histoire. On l'a dit plus d'une fois : c'est la religion catholique qui nous a faits ce que nous sommes. Elle s'est répandue largement autour de l'individu, de la famille et de l'état ; elle a pénétré nos lois et nos institutions ; elle nous a donné des temps héroïques. Aux jours mauvais, elle a fait signer des conventions protectrices ; elle nous a inspirés au milieu des tempêtes ; c'est elle surtout qui nous a réunis en nous éloignant d'une fraternité perfide ; c'est elle qui active nos forces, à nous, peuple catholique, qui les triple, comme elle a fait, vous le savez, à la frayeur de ses adversaires, même en Angleterre et aux Etats-Unis.

Plus d'une fois les vétérans de nos luttes politiques lui ont rendu cet éclatant témoignage. Pourtant j'ai lu sur des feuilles éphémères, qui traînaient de par la patrie un nom catholique ; j'ai lu que la religion n'importe pas à la patrie. Mais qu'est-ce donc que la vie morale de la patrie ? Que serait-elle donc sans ses rapports avec Dieu ? Et les rapports de l'homme libre avec Dieu, comment s'appellent-ils donc, si ce n'est religion ? Et la re-

ligion de la patrie, qu'est-ce donc autre chose que la patrie elle-même, dans la plus haute personnification de sa dignité ? Et comment se ferait-il donc que la vérité et le bien supérieurs, dont s'empare la vie morale de la patrie, ne deviendraient pas son meilleur patrimoine, l'âme de son âme, la vie de sa vie ?

Ah ! sur ces feuilles éphémères, nous avons vu aussi l'injure jetée à la face de notre église, prodiguée à ses ministres, allant frapper lâchement jusqu'à la tombe vénérée de ceux qui sont morts ? Nous l'avons vu, M. F., et en le voyant, nous avons dit : un jour, des enfants plus dignes de leurs généreux pères protesteront ensemble au nom de la justice, de l'honneur et du sang.

II

Mais la patrie vit encore d'une autre vie, c'est la vie sensible. Inférieure à la vie morale, soumise à elle comme à une maîtresse et à une protectrice, cette vie ne laisse pas d'exercer, dans une certaine dépendance naturelle, le feu ardent de sa propre activité.

Qu'est-ce que la vie sensible de la patrie ? M. F., faites l'ascension de cette montagne, atteignez le sommet, levez les yeux et voyez. Voyez cette charmante variété d'aspect, cet heureux mélange de cîmes qui s'élèvent, de côteaux qui se gonflent, de rivières qui ser-

pentent, de plaines qui s'abaissent et se distinguent par une floraison dessinée comme les couleurs de l'arc-en-ciel, en promettant des fruits aussi divers que les fleurs. Les rayons mêmes du soleil, sortant d'un seul foyer, viennent revêtir dans l'humilité de l'atmosphère terrestre des teintes qui les distinguent sans démentir l'unité de leur origine.

Embarquez sur ce vaisseau, allez visiter des plages plus éloignées et plus étrangères ; chacune d'elles vous présentera sa variété.

Si vous pénétrez jusqu'aux entrailles de la terre, sa fécondité originale étalera à vos yeux des richesses qui ne sont pas les richesses d'un monde étranger. Parfois votre œil exercé croira saisir des ressemblances ; mais ces ressemblances sont des ombres qui ne confondent pas l'immense variété des tableaux que le doigt de Dieu a tracés, en les animant, sur la substance terrestre comme sur une toile. Voilà en image la vie sensible de la patrie. En réalité, c'est la physionomie animée de la patrie. Cette physionomie qui se lit sur le front, dans les yeux, dans tous les traits, dans la voix, dans les allures mêmes de tout être qui vit. Otez lui cette énergie visible il peut vivre de la vie physique, il peut vivre de la vie morale ; mais sensiblement il est mort.

Sortons de l'abstraction. Voyez parmi les hommes ces patries diverses qui composent la grande société humaine, comme les divers sols

tendent à constituer l'immensité du globe terrestre ; ces physionomies diverses qui distinguent les peuples sans les opposer, mieux encore que ne font les fleuves, les montagnes et les mers. Le descendant des Gaulois conserve encore, dans une vitalité qui ne se repose pas, sous une apparence moins solennelle, la profondeur de la méthode, la jovialité qui se rit même du malheur, le sens de la justice, le courage bouillant, la chaleur de l'hospitalité qui distingua ses pères. L'Anglais tient à l'ampleur et à la dignité de sa démarche, à la hauteur de son caractère, à la froideur de son courage, à la constance inébranlable de ses décrets. L'Italien aime encore à fournir au Capitole chrétien le dévouement de ses saints, le sang de ses martyrs ; il est judicieux, vif et emporté, comme tout enfant gâté de la Providence.

O Dieu, que vous êtes riche dans vos œuvres ! Avec quelle prodigieuse et sublime fécondité vous avez distribué à chaque nation sa parure et ses ornements ! Chaque peuple a son type et sa nature ; c'est votre loi ; et jamais l'homme, quoiqu'il fasse, ne franchira cette limite ; la nature se corrige, mais elle ne se dompte pas.

Jé le sais, depuis le commencement des temps, l'homme a tenté de confondre ce que Dieu a voulu distinguer ; et les races sont encore debout ; elles peuvent s'aimer, se tendre la main, s'unir même par les liens d'une in-

time charité; mais la charité ne fut jamais la confusion.

Les tyrans ont essayé cette œuvre insensée; mais la nature, qui parle au nom de Dieu, a fait résistance. Chassée sur un point du monde, elle a fui sur un autre ; elle y a enfoncé ses racines, et elle respire en liberté.

L'Irlandais n'a pas dépouillé sur des plages adoptives la fermeté de sa foi, le bouillant de son caractère, et son industrie miraculeuse.

Les rameaux détachés de la France, au milieu des orages, à mille lieues de distance, croissent, et donnent des fleurs dont les couleurs sont encore vives. Il en est plus d'un parmi vous, M. F., qui a rencontré avec bonheur un exilé encore français. Le sauvage même des forêts canadiennes vit encore dans l'atmosphère éclatante d'une civilisation favorable. Je puis me tromper ; mais il me semble que nos descendants distingueront, au premier coup-d'œil, le Polonais martyrisé, à côté de son bourreau.

Il est vrai, mes chers compatriotes, que les races, surtout les parcelles qui s'en détachent, peuvent mourir à la vie sensible ; mais, ne l'oublions pas, cette mort n'est pas souvent par défaite, mais par connivence. On a péri, c'est qu'on a voulu périr, pour vivre d'une vie étrangère. Or, quand on cède, personne ne peut se vanter ni de la victoire, ni de la défaite.

Nous aussi, Canadiens-Français, nous pos-

sédons une vie sensible, sur ces bords aussi bien conquis par nos pères qu'ils l'ont été par des étrangers. Cette vie sensible, c'est une partie de nous ; c'est nous ; et certes, nous n'avons à rougir ni de ceux qui nous l'ont transmise, ni de l'usage que nous pouvons en faire.

Mais à quoi tient en général, et spécialement pour nous, cette vie sensible ? A trois sources principales : l'éducation, la langue et le sang, auxquelles je rapporterais volontiers nos coutumes, notre extérieur et jusqu'à la fantaisie de nos vêtements.

C'est ici, M. F., que je demande l'action bienfaisante de la vie morale, de la force, de l'énergie que doivent savoir déployer des hommes libres, pour conserver, perfectionner leur propre vie et prévenir les funestes atteintes de la mort. Ici encore, M. F., je réclame le privilége de parler en toute franchise, sans arrière-pensée ni d'orgueil, ni de blâme ; et quelle que soit la portée qu'on donne à mes paroles, pourvu qu'elle soit juste, je ne m'en plaindrai pas.

L'éducation doit être patriotique ; non-seulement elle doit être catholique, religieuse, morale ; non-seulement elle doit être haute et forte, puisque l'éducation, à ce point de vue, dispose de notre vie morale patriotique ; mais encore, dans l'intérêt de notre vie sensible, au point de vue de nos mœurs canadiennes, elle doit être nationale.

En effet, M. F., les mœurs qui cèdent quelquefois, même entre les mains de l'homme, ne sont qu'une cire molle et flexible entre les mains d'un enfant. Elles sont sensibles à la culture ; et bien que l'enfant canadien aime naturellement à montrer des mœurs canadiennes ; cependant, sous l'influence de l'éducation, il consentira sans peine à revêtir pour la vie des mœurs étrangères. L'éducation qui fait l'homme religieux fait aussi l'homme patriote, le digne enfant de la patrie, respirant comme ses pères et ses concitoyens de la même vie sensible.

La langue. A ce mot, mes chers compatriotes, un sentiment patriotique, mêlé de joie et de tristesse, a sans doute pénétré vos âmes.

La langue, cet élément de la patrie, ce diamant précieux où viennent passer successivement, avec le flot du temps, ses pensées, ses affections, ses soupirs et ses plaintes ; la langue qui relie le présent aux existences du passé ; la langue, la voix de nos ancêtres, notre voix, la voix de nos enfants, la langue, cette noble défense, cet élément indispensable d'union nationale, ce rempart inexpugnable contre les envahissements jaloux des mœurs étrangères ; la langue, le souffle le plus pur, la vie de la patrie.

Un peuple meurt-il avec sa langue ? Un peuple vit-il, quand il a perdu sa voix ? O voix de notre patrie ! Ton nom seul a rendu nos oreilles attentives, nos poitrines palpitantes.

O honneur à vous citoyens dévoués et patriotes, qui consacrez une large part de votre vie à cultiver ce précieux élément de la nôtre. Ecrivains bien doués, qui respectez partout la pureté ombrageuse de son origine.

Honneur à vous aussi, qui sans rien enlever au droit sacré de notre langue nationale, savez prendre dans la lutte une arme étrangère, la saisir dans les mains de vos adversaires, la manier à votre tour, vous en faire un élément de force nécessaire au soin des intérêts publics ou même des intérêts privés.

Oui, tout cela réjouit le cœur généreux de la patrie. Mais à côté de ce beau et patriotique spectacle, il en est un ; et je le dirai sans froisser personne, car je le dis après tout le monde ; il en est un qui l'attriste.

Partout, sur nos places publiques, dans nos rues, dans nos bureaux, dans nos salons, vous entendez résonner l'accent envahisseur d'une langue étrangère. Hélas ! quelquefois, le génie même de cette langue jalouse veille nuit et jour auprès du berceau de nos enfants et les forme par avance à la rigidité de son caractère. Est-ce-tout ? oh non ! On va même jusqu'à infliger à sa langue maternelle la tournure de l'étrangère, jusqu'à traduire son nom propre, le nom de sa famille, le nom de ses ancêtres, à le traduire par un son étranger, quelquefois à la lettre.

Et qu'est-ce qui a commandé tous ces sacrifices ? La justice ? Non. La charité ? non. La

politesse ? Non plus. Qu'est-ce donc ? C'est le mépris et la honte de sa race ; la préférence et l'honneur d'une race étrangère.

O traître déserteur de notre langue, mendiant d'une vie étrangère, partez, vous n'êtes pas propres à la vie nationale ; soyez désavoués par vos frères, en attendant que vous le soyez par l'étranger. Pour nous, mes chers compatriotes, tenons à notre langue. Tenons y pour nos enfants, pour la jeunesse, pour nous-mêmes. Tenons y tous, partout et toujours ; je n'entends pas avec la violence du fanatisme, mais avec l'amour, l'ardeur et la fermeté d'hommes qui vivent du droit et du devoir. La vie de notre langue est encore dans les mains de notre conseil. N'attirons donc jamais sur nos têtes le reproche de l'avoir trahie. Non-seulement il faut y tenir, mais il faut lui faire honneur, il faut même quelquefois l'imposer.

Ici, généreux défenseurs de nos mœurs et de notre langue, vous n'avez pas oublié que plus d'une fois, dans des luttes différentes, il a fallu, pour vaincre, une autre puissance que la vôtre. Plus d'une fois, il a fallu que l'ange qui veille au foyer de la famille, non-seulement excitât vos courages, mais encore vous imposât le généreux martyre du sacrifice par l'exemple sublime du sien. C'est même à sa pensée que l'on a dû souvent le privilége de commander à la victoire.

Eh bien, il est un champ de bataille où la lutte dure encore, et où, moins que sur tout

autre, nous ne pouvons espérer de vaincre seuls. C'est le champ de nos mœurs, la lutte vitale de notre langue et de nos coutumes. Ici notre empire est largement partagé ; et nous pouvons bien en faire l'aveu, la première puissance, ce n'est pas nous, c'est la femme. Elle seule en effet, dans la royauté d'une puissance forte et délicate, peut soutenir l'honneur de notre langue, l'imposer aux citoyens et même à l'étranger, jusque dans les salons ou elle règne. Mères, sœurs, épouses canadiennes, c'est là, vous le savez, votre patriotique mission ; et personne ne doute qu'héritières de tant de vertus qui vous ont précédées dans l'histoire de notre pays, louées naguère par une bouche éloquente du haut de la première chaire de France, vous ne remplissiez ce patriotique apostolat avec dignité et avec bonheur.

Le sang est le troisième principe de notre vie sensible.

Or, c'est une loi que la source de la vie doit être pure, si l'on veut que la vie elle-même le soit. Une origine partagée ne donnera trop souvent à la patrie qu'une partie calculée du cœur et de l'énergie. Cependant nous avons besoin de toutes les forces. Je sais que je touche ici au plus délicat des sujets, où chaque exemple particulier a droit au respect même de la patrie. Mais aussi je ne parle qu'en général ; et quelque respect que je doive et veuille accorder aux exceptions, je ne puis

m'empêcher d'admirer l'énergie sublime de cette Blanche d'Haberville, et de croire qu'elle peut servir de modèle aux nobles femmes du Canada.

Je puis me faire illusion ; mais laissez-moi souhaiter que ce trait qui ferme si bien le plus vrai de nos romans canadiens orne encore un jour les dernières pages de notre histoire.

III.

Le travail est un déploiement de force contre la force. Il contient trois choses ; l'action, la lutte et la peine. Ici bas notre action est toujours un travail, tandis que dans la patrie du ciel, nous agirons sans travailler, comme Dieu lui-même agit toujours et ne travaille jamais.

Le travail suppose donc de la part de l'homme un déploiement d'énergie constante.

Mais jamais, en dehors de la vie morale, jamais le travail ne porte mieux son nom, jamais il ne réclame plus d'énergie et de constance, jamais il ne répand plus de sueurs que quand il se charge d'alimenter la vie physique de la patrie. Jamais il n'exige un concours plus général, plus réel, plus désintéressé, plus public, une conspiration plus générale et plus patriotique.

A quoi tient cette vie physique ? Elle tient

principalement à quatre éléments : les arts, l'industrie, le commerce et l'agriculture.

Avant de m'attacher aux détails, permettez au prêtre, qui ne cesse jamais d'être citoyen, qu'ici même, sous un vêtement qui tient plus du sanctuaire, dans une chaire où enseignèrent les apôtres, armé d'une autorité que l'église communique à tous ses ministres, environné de cet éclat surnaturel qui s'attache au pas de ceux qui évangelisent la paix et les biens d'une autre vie ; permettez-lui de payer au nom de la patrie le tribut de louanges mérité à tous ceux de nos compatriotes qui, au milieu des labeurs d'une carrière encore neuve dans notre jeune patrie, ont déjà réussi a donner à nos arts, à notre industrie, à notre commerce, à notre agriculture, une vie qui ne s'efface pas en présence de l'éclat qui entoure ceux des nations étrangères.

La patrie doit voir avec bonheur l'artiste qui s'étudie à animer son histoire et son sol, l'industriel qui double ses forces, l'intelligente sollicitude du commerçant qui exploite et grossit ses richesses ; l'agriculteur laborieux qui sollicite l'inépuisable fécondité de ses entrailles ; les efforts de ceux qui ont élevé leur zèle pour une de ces quatre choses à la hauteur d'un apostolat patriotique, ou qui font profession d'accueillir le génie protecteur de notre vie physique dans les sanctuaires plus durables d'une institution régulière. Elle doit suivre avec un œil de complaisance ceux

de ses enfants qui vont soutenir jusque sous un ciel jaloux d'une prescription séculaire, la gloire du talent canadien.

Maintenant, M. F., il faudrait avoir le talent de ces hommes dévoués pour bien connaître l'importance vitale de leurs œuvres.

Je ne me flatte pas de savoir ce que valent en réalité les imitations animées de l'artiste, même pour l'esprit et pour le cœur ; le travail de l'industriel, ses exploitations, ses perfectionnements et ses ingénieuses découvertes. Le commerçant seul peut calculer ce que valent à la patrie ces riches importations d'une plage étrangère, l'exportation régulière de sa propre abondance, cet échange industrieux des biens que la Providence a ménagés aux peuples comme aux individus ; et cette heureuse facilité de relations sociales qu'ils introduisent, sans que jamais cependant l'intérêt matériel n'impose aux peuples un sacrifice qui coûterait au droit, au devoir ou à l'honneur.

Sur ces trois points importants, je suis donc forcé de limiter mes réflexions. Cependant j'en connais assez pour me convaincre que la vie physique des peuples, dans quelque élément qu'on la suppose, est toujours une vie ; que la patrie a besoin de sa vie physique même au profit de sa vie morale et de sa vie sensible. Le progrès des arts, de l'industrie, du commerce, de l'agriculture, procure naturellement le bien-être des peuples ; le bien-être d'un peuple, dans quelqu'ordre qu'il soit, ne

se sépare jamais du reste de sa vie sans violence et sans douleur. Au point de vue de l'heureuse intégrité de notre vie sociale et patriotique, nous devons donc vouloir et désirer que nos arts, notre industrie, notre commerce et notre agriculture fleurissent et portent leurs fruits.

Laissons à d'autres, si nous le voulons, dans chacune de ces carrières honorables, le poids du jour et de la chaleur.

Mais il est une chose que nous ne pouvons pas abdiquer, et que nous ne saurions omettre sans devenir coupables et de lâcheté envers nos frères et de trahison envers la patrie : c'est le devoir de donner aux arts, à l'industrie, au commerce et à l'agriculture canadiens l'encouragement de nos sympathies et de nos actes.

Ici encore, ce n'est point le fanatisme de l'exclusion que la patrie désire, ni même l'héroïque sacrifice des intérêts personnels en présence de ceux de nos frères. Non, mais lorsque des compatriotes naturellement plus chers à la patrie, ne reculent pas eux-mêmes devant le sacrifice pour soutenir l'honneur de leurs carrières et mériter notre confiance, il est plus que naturel, il est juste, il est patriotique à nous de leur accorder une réelle protection. Et cette protection, je ne veux pas qu'elle se réduise à des velléités et à de belles paroles ; je veux plus, je veux que chacun agisse comme si l'efficacité de cette protection

ne dépendra que de lui seul ; car toute action publique tient à l'action spéciale de chacun.

Vous n'êtes pas étonnés sans doute, mes chers concitoyens, que je détache des autres et réserve à une attention spéciale l'art si ancien, si utile, si noble de l'agriculture. Or en nommant l'agriculture je suis frappé de plusieurs faits que je trouve inconciliables. Les voici : C'est que tout le monde convient que l'agriculture est une chose belle, bonne et vitale, surtout pour nous Canadiens-français ; tout le monde convient que notre agriculture marche languissamment ; tout le monde déclare qu'il faut agir pour la ranimer ; et très peu agissent.

Tout le monde convient que l'agriculture est un élément vital pour nous. C'est elle en effet qui dans une population soustraite aux malignes influences de l'atmosphère des villes, conserve à la patrie une vigueur plus antique, des mœurs plus canadiennes. L'agriculture, par un privilége qui ne fut partagé par aucune autre carrière sociale en Canada, a fourni, dans la personne de ses enfants, des gloires, des défenseurs, des sauveurs de la patrie. Vous en voyez dans l'épiscopat et le sacerdoce, sur le champ de bataille, dans la magistrature, dans la politique. Je ne veux pas ici aider vos mémoires par un dénombrement qui serait trop long et toucherait à des noms trop récents. Mais je constate le fait, et j'en conclus qu'envers l'agriculture, nous sommes tous spécialement engagés.

Notre agriculture est souffrante ; ai-je besoin de le prouver ?

Tout le monde convient qu'il faut exploiter notre sol et s'emparer de nos forêts avant l'étranger. Ai-je besoin de le prouver ?

Cependant très-peu agissent. Je pourrais me contenter de l'affirmer. Mais une chose pénible à entendre a besoin d'une autre qui l'autorise. En voici une assez éloquente.

Il y a quelques années, une société de colonisation a pris naissance au sein de notre cité. Sa devise était généreuse. Naturellement elle fut bien accueillie, même protégée par nos journaux publics ; elle a reçu l'appui d'hommes distingués, l'adhésion et la coopération de familles entières. Plus d'une fois, elle a couru au secours de pauvres et braves colons, visités même par les rigueurs de l'incendie.

Cependant, dans une ville comme la nôtre, combien compte-t elle de membres souscripteurs ? A peine un mille. Beaucoup d'entre nous ont négligé, quelques-uns même, quand on est allé frapper à leur porte, ont positivement refusé de donner en faveur d'une œuvre si patriotique, à notre chère agriculture, l'infime contribution de trente sous, qu'on allait, quelques heures après, et souvent, et volontiers, jeter dans les mains d'une association de comédiens ou de danseurs nomades.

Et cependant nos propres frères sont dans la souffrance.

Non, mes chers compatriotes, non, nous ne

faisons pas assez, le citoyen ne fait pas assez, l'homme du peuple ne fait pas assez pour la cause de notre agriculture.

Et cependant, chaque jour, les journaux publics nous répètent que cent mille compatriotes ont quitté nos églises, nos foyers, nos terres, nos drapeaux, pour aller mendier, au milieu d'une population mille fois étrangère, le pain amer du travail, perdre leur foi, leur honneur et leur patriotisme.

Oh ! il me semble que la patrie se lève en ce moment, les yeux baignés de larmes, et montre à ses enfants encore fidèles la plaie qui saigne toujours à son flanc généreux.

Mes chers compatriotes, dans la triple vie de la patrie nous avons vu la patrie tout entière. Elevons donc nos âmes, et laissons agir nos cœurs. Emparons-nous de la vie. Emparons-nous de la vie morale par la science et par la vertu, par le travail énergique de l'intelligence et du cœur. Je ne donnerai pas de conseils à l'âge mur ; mais je dirai à la jeunesse qui m'écoute : défiez-vous de ces feuilles ignorantes et immorales qui nous apportent les épaves honteuses d'une plage étrangère ; allez chercher le pain spirituel qui nourrit les fortes générations, dans les mains de ces hommes qui ont bien parlé et bien écrit du vrai et du bon, et non pas dans les romans qui se cachent au fonds de nos bibliothèques publiques. Emparons-nous de la vie sensible avec honneur.

Emparons-nous de la vie physique avec la force dont savent disposer nos bras.

Portons haut le drapeau sublime de notre nationalité. Inscrivons-y : Union, Respect et amour. Un peuple ne vit pas, il n'est pas même possible, sans l'union qui groupe toutes les forces, sans le respect qui donne la confiance, sans l'amour qui réunit la puissance royale des hommes : le cœur.

Effaçons donc pour jamais la division, le mépris et l'indifférence. A ces mots, mes chers compatriotes, souffrez que je vous fasse franchement un dernier reproche. Vous avez assez mérité d'honneur pour supporter un blâme. Le canadien sur ces bords devenus moins sympathiques à sa nationalité, le canadien-français n'est pas uni, il ne se respecte pas assez, il ne s'aime pas assez.

Ah ! nous vivons à côté d'une nation aussi ennemie qu'elle est vaste ; nous respirons au milieu des nationalités étrangères, nobles et amies, mais nous-mêmes, nous voulons vivre. Pourquoi donc cette rivalité entre canadien et canadien ? Pourquoi donc cette jalousie fatale qui anime le canadien contre le canadien ? Pourquoi donc cet engouement pour tout ce qui s'éloigne de notre propre race ? Qu'avons-nous donc à envier à un patrimoine étranger ? Pourquoi donc poursuivre de notre envie le canadien-français qui monte et domine ? Oui nous avons trop, bien trop d'admiration pour l'étranger. Ne suffit-il pas d'être étranger

pour avoir droit à notre sympathie et à notre confiance ? Cela est pénible à dire, mes chers compatriotes, mais cela est vrai ; depuis longtemps je voulais le dire, aujourd'hui je puis le dire et je le dis. Heureux si le reproche fait mieux que la louange.

O mes chers compatriotes, soyons donc unis, attachés les uns aux autres par les liens honorables de l'estime et de l'amour, et alors nous vivrons ; et l'ordre, la paix qui est la persévérance de l'ordre et l'anticipation du bonheur complet, étendra ses aîles protectrices sur la religion, sur l'individu, sur la famille, sur l'état, sur notre noble et bien-aimée patrie.

DISCOURS

Prononcé à la Salle Jacques-Cartier, le 26 juin 1865, jour de la fête St.-Jean-Baptiste.

PAR

M. P. G. HUOT, M. P. P.,

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ ST. JEAN-BAPTISTE.

Mesdames et Messieurs,

Ayant été invité par la Société St. Jean-Baptiste à vous adresser la parole ce soir, j'ai dû, en ma qualité de Président de cette Société, accepter cette tâche qui, sous plusieurs rapports, eût mieux convenu à d'autres qu'à moi; toutefois, je m'y suis dévoué avec d'autant moins de regret que la Société a eu le bon esprit de ne pas m'imposer un sujet de discours, mais a permis à ma pensée d'être libre; d'aller chercher son inspiration aux sources naturelles, dans le souvenir des actes utiles accomplis par des membres de la nationalité canadienne-française en ce pays; dans

cette épopée d'un peuple dont la célébration de cette fête rappelle quelques-unes des dates les plus glorieuses et des luttes les plus légitimes.

Il ne doit pas être déplacé pour moi de féliciter en cette circonstance la Société St. Jean-Baptiste d'avoir mis de côté, cette fois, l'éternel concert-promenade et adopté à sa place, pour clore le programme de cette fête, une soirée musicale et littéraire ; un spectacle auquel tout le monde peut prendre part ; qui a eu le privilége d'attirer ici une foule considérable d'hommes de toutes conditions et de réunir sur ce parterre, comme un bouquet de fleurs gracieuses et parfumées, toutes ces femmes canadiennes douces et braves à la fois, qui sont le charme de notre existence et l'honneur de notre foyer.

Mais s'il est une chose consolante pour nous surtout, c'est de voir ce spectacle honoré de la présence de l'éloquent prédicateur de ce matin, le Révérend M. Chandonnet, un des membres distingués de ce clergé qui, par la sainteté de sa mission, son esprit d'abnégation et de sacrifice, la pureté de son enseignement et son invincible persévérance, a été, depuis l'origine de cette colonie jusqu'à nos jours, l'ange gardien de notre peuple ; le protecteur triomphant de ce que nous avons de plus sacré en ce monde, de cet héritage d'institutions, de langue et de coutumes que nos pères nous ont légué et que nous transmet-

trons, avec la grâce de Dieu, intact à notre postérité.

Si la Société St.-Jean-Baptiste doit être heureuse de l'immense concours de spectateurs réunis dans cette commune réjouissance, que l'on me permette de dire qu'en organisant ce concert, elle a eu un autre but encore, plus grave que celui d'une satisfaction du cœur, quelque durable quelle puisse être—Dans toute entreprise, il est à peu près impossible d'isoler, de séparer complètement l'âme humaine et ses plus poëtiques aspirations des choses matérielles de la vie ;—il est impossible qu'il n'existe pas pour les sociétés comme pour les individus un quart d'heure, assez désagréable, selon les circonstances, ce terrible quart d'heure de Rabelais où, après avoir dépensé, il faut payer sa carte—Aussi notre société nationale a-t-elle eu pour but, au moyen de ce concert, d'obtenir une recette suffisante pour lui permettre de payer une dette contractée sous l'empire d'une pensée pleine de patriotisme, par une de ses inspirations élevées qui a fait rejaillir un éclatant honneur non seulement sur elle, mais sur le pays qui en profite.

Il serait superflu, devant vous tous qui connaissez cette épisode de notre histoire ainsi que l'acte auquel je fais allusion, d'entrer dans des détails.

Il me suffira de dire qu'un jour des membres de la Société St.-Jean-Baptiste, parcou-

rant cette partie des hauteurs de Ste. Foye où après la prise de Québec, Levy venait livrer à l'armée anglaise une dernière bataille, inutile quoique bien glorieuse pour les armes de France, et s'apercevant que les ossements humains qui couvraient le sol en différents endroits, étaient les restes des soldats français et anglais tombés sur ce champ de bataille, proposèrent de faire cesser cette profanation en leur donnant une sépulture honorable.

La Société, appréciant cette pensée généreuse, et voulant prouver qu'elle n'entretenait que des sentiments de fraternelle sympathie pour les populations d'origine différente qui existent ici résolut d'élever sur la terre qui recouvrait les restes de ces soldats un monument dont l'inauguration se faisait, il y a dix huit mois, au milieu d'une foule immense et aux acclamations enthousiastes des hommes de toutes les nationalités.

Ce fut une idée heureuse, chrétienne avant tout. Et cet acte, fût-il le seul accompli par notre Société nationale depuis son existence, devrait lui obtenir l'universelle sympathie des populations. Car ce monument est un puissant et silencieux instituteur ; c'est un de ces livres de granit et de bronze comme les aimait le moyen-âge, toujours ouverts par les temps de soleil ou de tempête, où ceux qui peuvent comme ceux qui ne savent pas lire apprennent de bien grandes et consolantes leçons.

Ce monument révèle à ceux qui passent

que si les restes de soldats ennemis, tombés sur ce champ d'honneur, dans une guerre d'extermination et de conquête, ont été réunis dans une tombe commune par les soins pieux de leurs descendants, c'est qu'à un siècle de distance, l'affection a pris dans les cœurs la place qu'y tenaient des haines nationales ardentes ;—que le progrès né des idées chrétiennes, a tracé lentement, mais avec force, son sillon dans l'esprit des hommes de ce pays ; que la liberté politique, obtenue par nos sacrifices surtout, a produit cette justice qui protége les citoyens sans distinction de croyance et d'origine ; qu'enfin l'esprit de conquête implacable, armé,—tourmente qui emportait tout sur son passage, foyer, famille, richesse,—a été remplacé par un autre esprit, paisible et fécond, celui-ci, qui laisse sur son passage de blondes et abondantes moissons, la consolation dans les familles, la richesse et la force dans la patrie.

Aussi avais-je raison de dire que le but de cette soirée avait une portée plus grave que celui d'une simple réjouissance.

Mais les difficultés que notre Société nationale rencontre aujourd'hui sous cette forme, disparaîtront, et elle continuera son œuvre. Car je crois que c'est une des parties sérieuses de sa mission de faire connaître et aimer notre histoire, en la gravant dans le cœur du peuple, afin que celui-ci reste fidèle à la tradition et conserve un légitime orgueil de race.

Et elle y parviendrait, avec le temps et de nouveaux sacrifices, en illustrant cette histoire sur la pierre et le bronze ; en jetant sur nos places publiques, aux sommets les plus en vue, d'autres monuments qui rappelleraient les époques les plus décisives de notre destinée et les actes les plus dignes de nos pères ; en relevant, par exemple, près de notre charmante rivière St. Charles, en l'honneur de Jacques-Cartier, ce petit monument que le temps a détruit ; en reproduisant les traits de Champlain, l'immortel fondateur de Québec ; en élevant des statues aux hommes qui ont le mieux servi ce pays par leur génie, leur courage et leur charité, depuis le prêtre qui tombait martyr sous les coups de ceux dont il voulait la rédemption jusqu'aux hommes politiques qui, poussés par un sentiment trop exalté sans doute, n'en tombaient pas moins victimes de ce qu'ils croyaient être un principe de salut pour leur nationalité.

Il me semble que le souvenir de ces actes et de ces noms, aussi fortement rappelé, devrait produire sur l'esprit du peuple le même effet que le soleil produit sur une terre féconde et bien cultivé,—c'est-à-dire, développer en gerbes abondantes le germe des vertus que Dieu a déposé dans le cœur de tout homme. Il me semble que le souvenir de ces modèles devrait conseiller à notre peuple l'union dans la lutte et lui faire conquérir l'influence prédominante qu'une natio-

nalité unie, croyante et fidèle, quelque soit son nombre, exerce toujours sur la civilisation de son pays.

Sans doute, le temps qui m'est donné, mesdames et messieurs, pour parler devant vous ce soir est restreint, et ceci est de toute convenance ;—mais dussé-je prolonger d'un moment encore l'ennui que vous devez éprouver à m'entendre,—ennui que j'apprécie d'autant mieux que la parole et surtout la mienne, j'en suis convaincu, ne peut pas subir de comparaison avec l'harmonie de la musique des maîtres et le charme de nos airs nationaux que vous avez hâte d'entendre, je ne puis, cependant, m'empêcher d'exprimer une dernière réflexion, de dire qu'il ne serait guère convenable peut-être de donner cette journée à une continuelle réjouissance, sans en consacrer un instant à une méditation plus grave et que soulève naturellement dans notre esprit cette célébration nationale.

Il nous est arrivé aux uns et aux autres malheureusement,—car c'est la condition de notre existence,—d'avoir perdu un père, une mère, des êtres aimés et, à certain jour, d'avoir porté nos pas au champ du dernier azile pour prier sur leur tombe et nous inspirer du souvenir de leur affection et de leurs vertus. Or quel est l'homme de cœur qui, en sortant de là, n'a pas emporté en lui un sentiment meilleur, un peu plus de charité pour ses semblables et une somme d'énergie

plus grande pour faire face aux misères de cette vie ?

Or que fesons-nous aujourd'hui par ce retour vers les choses du passé,—avec ce déploiement de nos insignes, de ce drapeau troué, en lambeaux de Carillon, des oriflammes de Chateauguay, — glorieuses bannières qui nous rappellent les actes et les épreuves d'autrefois,—que fesons-nous autre chose, sinon de parcourir par la pensée le champ de notre histoire,—espèce de cimetière où dorment du sommeil éternel des générations d'ancêtres, où nous apparaissent ça et là des croix plus hautes, des planches funéraires plus larges avec quelques dates et quelques noms d'hommes seulement, mais des dates que l'on n'oublie pas, des noms que l'on conserve parceque ceux qui les portèrent furent bons et grands et sauvegardèrent les uns, avec la croix du prêtre en mains ; les autres, l'épée du soldat ; ceux-là, la hache de l'ouvrier et du défricheur, les champs, les foyers, les autels de notre patrie.

Et après avoir parcouru ces domaines du passé comme nous l'avons fait aujourd'hui, et jeté nos regards sur notre position présente, quel est homme qui, ne sortira pas de cette méditation un peu meilleur, beaucoup plus canadien-français, avec plus de détermination pour la lutte et surtout l'âme tranquille sur les destinées de notre nationalité.

Sans doute, cette nationalité entourée,

comme elle l'est d'origines différentes et de quelques institutions hostiles à l'influence française et catholique, est placée dans une position assez dangereuse en ce pays. Inévitablement encore, il se fera de grands efforts pour l'amoindrir et saper les colonnes monumentales qui la supportent ; mais, comme le disait avec énergie le révérend prédicateur du jour, la tombe ne se referme que sur les nationalités qui veulent bien mourir. Quant à nous le fossoyeur peut attendre. Nous devons avoir une parfaite sécurité dans l'avenir—et pour nous convaincre de notre invincible force et de notre vitalité, nous n'avons qu'à jeter un regard rapide sur ce que nous avons été, ce que nous sommes et sur les causes de notre développement.

Il y a à peine trois siècles, une poignée de hardis pionniers venaient par des routes inconnues, au milieu d'immenses solitudes planter sur ce rocher de Québec à côté de la croix qui représentait Dieu, le Drapeau blanc qui représentait la France.

Le drapeau est tombé et disparu de ce promontoire ; mais la croix est restée et nous a servi, comme le *labarum* des anciens, de signe de ralliement. Plantée au bord des chemins, élevée au sommets de chaque village, des villes et cités que nous avons fondés, elle n'a cesser de dominer sur notre existence et nos institutions, de nous protéger dans nos entreprises et les luttes sévères que nous avons subies et

retrouve dans les hommes d'aujourd'hui des cœurs aussi croyants et fidèles que ceux d'autrefois.—Voilà l'invincible force.

Il y a un siècle, nous n'étions que soixante mille,—aujourd'hui nous sommes neuf cent mille ; nous n'avions aucune part dans les grands affaires,—à cette heure nous sommes à la tête des grandes industries de cette cité ; —Autrefois notre voix et nos intérêts publics étaient méconnus par les hommes de la conquête,—maintenant, nous avons une large part d'influence dans la direction du gouvernement de cette Province et il n'existe plus de conquérants ni d'hommes conquis, mais des sujets anglais, presqu'indépendants égaux devant la loi et honorés selon leurs œuvres et leurs mérites.

Nous deviendrons, nous sommes déjà moins nombreux que nos frères d'origine différente, mais si vous vouliez me permettre encore une réflexion doublée d'un conseil, cette fois, je vous dirais ; ne craignez pas ! qu'importe le nombre, car ce n'est pas le nombre qui gouverne :

Les origines différentes n'ont pas de liens qui les réunissent ; elles vivent isolées, séparées ; elles n'ont pas de passé dans ce pays, pas d'histoire,—elles ne vivent que par le souvenir de leur berceau, perdu au-delà des mers, souvenir que le temps et la distance effacent de plus en plus. Elles se diviseront. Quant à nous, nous avons une histoire sur ce continent,

une tradition glorieuse, une même croyance religieuse,—une langue que de grands esprits ont appelé " la langue humaine,"—nous avons un drapeau pour nous rallier et nous unir dans une bonne et grande pensée.

Tout me dit que nous dominerons par notre influence et nous dominerons d'autant plus surement que nous nous rendrons meilleurs, que nous multiplierons au milieu de nous les sociétés d'affaires, de protection mutuelle, de tempérance, d'agriculture, d'industrie, que nous fortifierons enfin par tous ces moyens le grand lien national.

Mesdames et messieurs, je termine en vous remerciant de votre bienveillante attention et en exprimant ce plus cher de mes vœux :

Les peuples, comme les individus, aiment à élever dans leur âme une statue idéale qui représente pour eux le perfectionnement et dont ils cherchent à se rapprocher, à laquelle ils tendent à ressembler par leurs pensées et leurs actions. Nous devons, nous aussi, élever dans notre âme une statue idéale, mais pour qu'elle représente le perfectionnement, il faut qu'elle soit composée et pétrie d'honneur, de charité, de progrès, de liberté, d'ordre, de religion.—Et s'il est une nationalité au monde auquel je souhaite de ressembler à cette statue idéale dans ses pensées et dans ses actes, c'est cette nationalité Canadienne-Française à laquelle nous tenons plus que jamais à honneur d'appartenir.

CAUSERIE

PAR

M. HECTOR FABRE.

Mesdames et Messieurs,

Ce n'est pas sans quelque hésitation que j'ai accepté l'invitation de la Société St.-Jean-Baptiste, ce n'est pas non plus sans émotion que je me présente devant vous ce soir. En me choisissant parmi tant d'autres qui auraient eu plus de droit que moi de vous entretenir dans une circonstance comme celle-ci et dont la parole vous aurait, à coup sûr, intéressé davantage, on m'a fait un honneur dont je sens en ce moment tout le poids et dont vous allez, je le crains bien, payer tous les frais. Habitué à m'adresser, à Montréal, à un public dont la bienveillance m'est familière, qui n'a cessé depuis mes débuts de me rendre les succès faciles et d'éloigner de mes lèvres la coupe amère de l'insuccès, il est bien naturel que j'éprouve quelque embarras en me pré-

sentant devant un auditoire si nouveau pour moi, où je ne compte pas de ces sympathies de vieille date qui sont le plus sûr des appuis, et vous ne vous étonnerez pas que je sollicite tout particulièrement votre indulgence. Je compte sur la bienveillance, sur la cordiale bienvenue de cette population de St. Roch restée si canadienne à travers toutes les vicissitudes de notre vie sociale et de nos luttes politiques, qui est considérée, d'un bout à l'autre du pays, comme l'avant-garde de la liberté et *la vieille garde* de la nationalité, et qui, parmi toutes les traditions qu'elle a conservées, place au premier rang sans doute cette vieille habitude de la race française d'être aussi affable et courtoise envers ceux qui acceptent son hospitalité, qu'elle est courageuse et ferme envers ceux qui l'attaquent.

Je compte surtout sur votre indulgence, Mesdames, sur cette indulgence que vous ne pouvez, à coup sûr, refuser à ceux qui viennent rendre hommage à votre beauté et s'incliner devant votre gracieuse souveraineté. Si le patriotisme, l'esprit national de la population de St. Roch sont connus par tout le pays, la renommée de votre beauté est encore plus grande ; il n'est point de galant homme qui ne vous admire, point de jolie femme qui ne vous envie. C'est en vous que la canadienne trouve son type le plus accompli, son expression la plus charmante, jeune fille fraîche et gracieuse, femme aimable, mère tendre et dévouée ; et si ja-

mais notre peintre national veut transmettre à la postérité les traits de la canadienne, c'est ici qu'il viendra s'inspirer, c'est parmi vous qu'il viendra chercher ses modèles. A toutes vos qualités, joignez, ce soir, à mon égard le pardon des ennuis et écoutez-moi pendant quelques minutes.

Vous avez entendu tant d'éloquence aujourd'hui, à commencer par l'admirable sermon de ce matin, que j'ai cru pouvoir me dispenser de tenter de vous en faire à mon tour.

Laissant donc l'éloquence à mon honorable collègue, M. Huot, je viens vous faire une simple causerie, sans autre prétention que d'évoquer dans vos souvenirs quelques-unes de ces images familières du passé qu'on aime à revoir en un pareil jour entre les portraits des ancêtres et les miniatures des générations naissantes.

On vous parle d'habitude en un pareil jour, on vient de vous parler des souvenirs glorieux de notre histoire, de la puissante vitalité de notre nationalité, des grands noms qui la personnifient aux yeux des autres peuples et des espérances que nous formons pour l'avenir. Moi aussi, j'aurais aimé à m'arrêter avec vous devant ces beaux souvenirs, ces fières espérances, à contempler encore une fois ce glorieux défilé de nos grands hommes qu'ouvre Jacques-Cartier, l'illustre ancêtre et comme le patron national de cette population ouvrière de St.-Roch qui construit ces superbes

navires qui sortent tous les jours de notre port et porteraient les Jacques-Cartier au bout du monde, s'il y avait encore des mondes à découvrir et des Jacques-Cartier ; défilé glorieux que conduit, sous nos yeux, d'un pas ferme, vers la postérité, le dernier survivant de la plus forte génération que nous ayons eue, le plus aimé, le plus populaire de nos grands hommes, Louis Joseph Papineau.

Mais je ne veux point aborder en ce moment les grands aspects de la fête d'aujourd'hui, je veux tourner votre atttention vers des aspects plus calmes et plus doux, c'est sur la figure reposée et réjouie du passé que je veux fixer un instant vos regards. D'habitude dans les familles, lorsqu'on célèbre un anniversaire, on tire de leur cachette pour en orner la table autour de laquelle on se réunit tout ce qui vient des ancêtres, on revoit tous les vieux portraits, on remet à la place qu'ils occupaient autrefois les anciens objets qui rappellent les événements passés et toujours chers. Il en doit être ainsi dans les anniversaires nationaux. En saluant l'avenir, en félicitant le présent, n'oublions pas le passé. C'est dans cette pensée que je vais vous présenter quelques légères esquisses des bonnes gens d'autrefois, de ces aimables figures qui ornèrent si longtemps la Société Canadienne. Je connais votre attachement pour nos vieilles mœurs, nos vieilles coûtumes nationales, je sais que

c'est ici plus que partout ailleurs qu'elles se sont conservées, et j'ai pensé que ce ne serait pas sans plaisir que vous les verriez retracées et que vous les entendriez louer.

Sans que nous ne nous en apercevions, nos vieilles mœurs s'en vont, les anciennes coutumes s'effacent, les caractères particuliers changent, le type national s'altère. L'édifice national est aussi solide que jamais, on y a ajouté des étages magnifiques, mais peu à peu aussi on en a changé l'aspect, on en a renouvelé l'ameublement simple et commode, des meubles d'emprunt ont remplacé les larges *bergères* où nos grands-pères s'installaient pour causer, le buffet toujours bien garni où ils allaient arroser leurs saillies de quelques gouttes de trop. Si, un de ces vrais Canadiens d'autrefois dont la bonne humeur intarissable remplissait la vie de joyeux propos, revenait en ce monde, il ne s'y reconnaîtrait plus ; il ne se retrouverait pas à travers tous ces salons qui ressemblent à des expositions de meubles ; il s'offenserait en ne voyant plus le perron traditionnel où l'on passait la veillée à médire des voisins, perron qui, comme tous ceux qui m'écoutent s'en rappellent, est tombé, après une lutte opiniâtre, sous les coups redoublés d'un ennemi du bien-être des citoyens de Québec.

Nous changeons chaque année, les fils ressemblent de moins en moins à leurs pères et ils semblent d'un pays différent de leurs

grands-pères, dont les portraits sur toile sont relégués au grenier pour faire places aux photographies triomphantes des modernes à pied, à cheval, en cravate blanche, en manche de chemises. On trouve les gens d'autrefois ridicules, parcequ'ils portaient des habits trop longs et qui descendaient trop près des talons, sans s'apercevoir que nous les portons maintenant trop courts. On trouve les femmes d'autrefois laides, parce qu'elles portaient des chapeaux qui ressemblaient à des monuments fragiles, mais immenses, on ne s'aperçoit pas que bientôt il sera de mode de se promener nue tête avec une simple boucle dans les cheveux. Comme contraste ne voit-on pascette année de jolies anglaises enrouler des espèces de serviette autour de leurs coquets chapeaux de printemps !

Nous empruntons peu à peu aux anglais leur mode de s'habiller, aux américains leur façon de se placer les jambes après dîner. Notre langue s'enrichit chaque année de trois ou quatre mots yankees et d'une demi-douzaine d'expressions anglaises ; nous remplaçons par une sorte d'idiome mêlé cet accent traînant et doux qui nous venait en droite ligne de la Normandie.

Le premier personnage que je vous présenserai, Mesdames et Messieurs, est celui de :

L'homme qui connaissait tout le monde par leurs noms de baptême dans le quartier et qui voisinait avec les gens qui demeuraient au

bout de la ville, car dans ce temps là Québec n'était pas grand et l'on ne parlait pas de construire un chemin de fer pour supprimer, du coup, les piétons et les charretiers. Le bonhomme savait sur le bout de ses doigts tout ce que les gens tiennent à tenir caché, le chiffre de leur fortune, l'âge de leurs filles, les escapades de leur jeunesse, l'origine obscures de leurs rhumatismes ; mais il n'en disait jamais rien que discrètement, entre personnes qui n'en fesaient pas mauvais usage et qui aimaient les nouvelles pour les nouvelles elles-mêmes.

Tous ceux qui le voyaient passer l'invitaient à entrer, égayer un malade ou réconcilier par un bon mot un jeune couple à sa première querelle, qui est toujours la plus funeste, puisqu'elle ouvre une série que seul peuvent fermer l'entière soumission, la reddition sans condition du mari. Les femmes avait un faible pour lui, parceque sans jamais les accabler de ces fadeurs qui attiédissent la conversation, il savait leur tourner un compliment galant qui s'adressait précisément à ce qu'elles désiraient voir louer, leur teint frais ou leur petite main, leur chapeau neuf ou l'abnégation de leur mari. Il recevait des confidences de tout le monde.

C'est à lui que les amoureux confiaient leurs premiers projets et les endosseurs de billets menacés de protêt leur dernière inquiétude. Il prêtait de l'argent aussi facile-

ment qu'il donnait des conseils, ce qui est rare, car d'habitude ceux auprès de qui vous allez solliciter un emprunt vous donne, au lieu d'argent, les meilleurs conseils pour vous instruire de la manière dont il faut s'y prendre pour en emprunter à d'autres. Quant aux enfants, d'aussi loin qu'ils le voyaient venir ils courraient à lui, fouillaient dans ses poches pour y trouver des munitions de sucre, s'emparaient de sa canne pour la jeter dans les jambes des passants, et quand il entrait dans la maison ils trouvaient moyen de faire glisser sa perruque de sa tête dépouillée par les automnes entre les pattes du gros chat, qui la frisait et défrisait de telle façon qu'on aurait cru que l'excellent homme changeait de cheveux chaque jour.

Quand le bonhomme mourait, c'était un deuil général dans la quartier, la moitié des magasins se fermaient sans qu'on eût même besoin pour cela de faire signer aux marchands un engagements solennel. Les parents et amis se vêtissaient de noir, mais tout le monde portait le deuil, échangeait des regrets, et chaque jour durant des mois le nom du défunt revenait dans toutes les conversations. On se répétait ses bons mots, ses maximes favorites, ses conseils prudents, ses réparties joyeuses ; on se rappelait ses habitudes, sa manière d'aborder les gens, d'accueillir les enfants, de donner aux pauvres, de se présenter aux Dames ; on se rappelait jusqu'aux dé-

tails de son costume, les gilets vert-tendres qu'il affectionnait, son mouchoir à carreaux noir et rouge qui pendait toujours hors de sa poche comme un pavillon d'encan, et son grand parapluie de famille et de coton. Et sur les moindres détails, c'étaient des souvenirs et des regrets sans fin !

Cet homme aimable, ce causeur infatigable avait, dans notre société, une compagne digne de lui ; c'était une bonne vieille grosse, grasse, réjouie, qui avait été plus belle que toutes les jeunes filles et les jeunes femmes qu'elles voyaient admirer autour d'elle et qu'autrefois on aurait bien vite laisser de côté, disait-elle, pour lui faire la cour. Elle était toujours en mouvement, assistant le matin aux funérailles des gens, consolant la veuve après la veuve après le servi, assistant au baptême des nouveaux-nés dans l'après-midi et le soir dansant aux noces. Elle avait des larmes pour toutes les douleurs, des remèdes pour tous les maux, des éclats de rire pour toutes les joies, tenant un bureau de conseils gratuits ou à toute heure l'on pouvait se procurer des recettes sûres et infaillibles sur la manière de préparer les plats, de faire passer les taches ou d'élever les enfants.

Si vous frisez la cinquantaine ou si vous l'avez dépassée, (ce que je regrette,) si vous comptez parmi ceux qui forment maintenant le groupe grisonnants des hommes mûrs, bien sûr vous l'avez connue. Souvent par une après-

midi de janvier où vous aviez un peu l'onglée aux doigts ou par une chaude matinée du mois de juin juste au moment où vous aviez la figure à moitié rôtie, elle a agité son bonnet du haut de sa fenêtre du deuxième étage pour vous arrêter au passage et lier un bout de conversation avec vous, vous donner des nouvelles sous prétexte de vous en demander, vous répéter le bon mot qu'elle avait prêté le matin à sa voisine afin de pouvoir vous le raconter l'après-midi, vous confier le soin de jeter dans la circulation sans nom d'auteur une malice qu'elle venait d'inventer au détriment d'une de ses amies. Il lui arrivait parfois de passer une partie de la journée à causer avec les allants et venants ; sur dix passants, elle en connaissait huit et ne tardait pas à faire la connaissance des deux autres. Sa mémoire était un répertoire immense d'anecdotes piquantes, de bouts de chansons, de vieux airs dont elle entremêlait la conversation n'importe sur quel sujet. A 60 ans, personne ne dansait un rigodon comme elle ; elle s'impatientait souvent de quel pas solennel et mesuré ses petites-filles et ses arrière-neveux dansaient le quadrille. Parfois n'y pouvant plus tenir, elle enlevait un de ses anciens danseurs retenu sur son fauteuil par le poids des ans et l'entraînait malgré les vives réclamations de ses rhumatismes dans une ronde échevelée. Bientôt au son de la musique, au mouvement rapide de la danse, le sang du bonhomme s'é-

chauffait, ses jambes retrouvaient leur élasticité, et la jeunesse émerveillée, l'âge mûr étonné et les bonnes gens rajeunies regardaient le vieux couple se trémousser avec une animation extraordinaire.

Si à 60 ans, la grand'mère Canadienne avait encore la jambe leste, elle avait conservé aussi toute la fraîcheur de sa voix. Personne ne disait mieux la chansonnette, elle savait par cœur toutes les chansons d'élection, et lorsqu'on la piquait elle en chantait des couplets aux oreilles des descendants de ceux contre qui ces chansons avaient été composées. Car sous sa bonne humeur, sous la facilité de son caractère et de ses relations, elle gardait un grand fond de passion politique. Elle était du temps, voyez-vous, où nous luttions pied à pied pour notre existence même, où les femmes prenaient presqu'autant d'intérêt aux affaires publiques que les hommes, où pendant les élections—et à cette époque une seule élection durait parfois un mois—on ne causait dans les salons comme dans les autres lieux de réunion que des espérances des patriotes et des injustices des bureaucrates. Quand elle parlait des luttes de ce temps-là, elle devenait tout feu, elle ne tarissait pas, c'étaient mille anecdotes sur les scènes d'élection, sur les tours joués aux autorités, sur le désintéressement des pauvres gens.

Enfin cette vie si bien remplie s'éteignait. Un quart d'heure avant de rendre le dernier

soupir, elle racontait encore une anecdote au digne prêtre qui venait apporter à ses fautes vénielles, à ses paroles inutiles, mais agréables, l'assurance du pardon divin. Dans l'autre monde,—s'il est permis d'imaginer le bonheur réservé aux élus,—une de ses joies doit être encore de raconter, de rappeler aux bienheureux ses contemporains ce qui se passait ici-bas de leurs temps.

Et le viveur, l'homme d'esprit d'autrefois, l'excellent convive, le joyeux compagnon, vous en rappelez-vous ? Il est mort avant d'avoir songé à vivre sérieusement, à s'assurer des rentes pour les vieux jours qu'il comptait que le ciel, qui prend soin de ceux qui ne prennent pas soin d'eux-mêmes, lui épargnerait ; avant d'avoir songé à se corriger d'aimer trop les plaisirs de la jeunesse. Il a laissé autant de créanciers inconsolables de sa perte que d'amis, autant de dettes que de bons mots. Il couchait souvent chez les autres, il ne dinait jamais chez lui, il a fini par mourir chez un de ses amis où il était entré pour reprendre son portefeuille qu'il avait laissé vide la veille sur la cheminée dans l'espoir de le retrouver plein le lendemain.

Comme il n'avait chez lui qu'une chaise, il n'invitait jamais personne, mais tout le monde l'invitait, il payait en bons mots et reconnaissait l'excellence de l'hospitallité qu'il recevait en vidant les plats et en asséchant les bouteilles, Cependant il ne se grisait jamais, il s'arrêtait

toujours deux ou trois verres avant celui qui fait perdre l'équilibre et rouler sous la table. Il ne perdait pas un instant la présence d'esprit. Son esprit était toujours à son poste, vif, alerte, naturel, sans autre prétention que celle de faire rire. Il ne travaillait pas ses jeux de mots dans le silence du cabinet, comme font les avares d'esprit, pour les lancer ensuite grâce à des à-propos habilement ménagés, mais il les laissait venir sur ses lèvres au gré de l'inspiration et du bon rire. La gaieté, c'était son seul but dans la vie, il le poursuivait en bonne et mauvaise compagnie. Sa manière à lui de sympathiser avec les gens, ce n'était pas de s'appesantir sur leurs maux et de les accabler du récit de toutes les catastrophes connues offrant quelques points de ressemblance avec celle qui les frappait ; c'était de leur apporter de bonnes et irrésistibles plaisanteries, c'était de les faire rire.

Non-seulement il était de toutes les fêtes, mais encore il était de tous les événements. Quand il devait se passer quelque chose d'extraordinaire quelque part, le hasard voulait qu'il eût affaire de ce côté, il semblait que le sort le fit prevenir. C'était toujours lui qui donnait l'alarme du feu ; s'il y avait un casse-cou quelque part, il y mettait le pied le premier, et lorsqu'un paquet tombait du second étage, il était là pour le recevoir sur sa tête endurcie aux accidents. Cela lui fournissait le sujet d'un récit qu'il allait répandant par la

ville, ajoutant un détail à chaque pas de sorte que le soir on ne parlait que de lui à droite et à gauche.

Non-seulement il connaissait tout le monde de la ville, mais encore toutes les maisons lui étaient familières, il savait à qui elles appartenaient, qui les avaient bâties, par qui elles avaient été successivement habitées, dans quelles années elles avaient été réparées. On le consultait pour les louer, les vendre ou les démolir.

La gaieté canadienne regrettera longtemps ce joyeux compagnon qu'elle n'a pas remplacé. Les gens d'esprit maintenant économisent leur esprit pour le dépenser dans les bonnes occasions. Leurs bons mots sont endimanchés et ne sortent point la semaine. Lorsqu'une plaisanterie leur vient sur les lèvres, ils l'arrêtent, s'il n'y a pas une foule pour l'entendre, et ils la mettent de côté pour plus tard.

L'ancien avocat aussi a disparu, celui qui apprenait le droit en faisant causer ses clients, qui ne se rendait jamais au palais de justice qu'escorté d'une foule de plaideurs qui portaient de gros livres de loi que lui-même n'avait jamais ouverts et dont il ne se servait que pour montrer des démonstrations de ce genre. Une fois devant le tribunal il réclamait des dommages-intérêts pour une vitre cassée du ton qu'un autre aurait pris pour faire condamner un grand criminel à l'échafaud. Rien

n'égalait le déploiement d'éloquence et de gestes qu'il faisait pour la moindre affaire. Les plaideurs se consolaient de ne point gagner leurs procès, en voyant tout le mal qu'il se donnait pour les perdre.

Dans ce temps-là les cours de circuit à la campagne étaient des espèces de vacances que prenait le barreau pour se distraire des affaires de la ville. Il y avait d'habitude dans chaque troupe d'avocat un cuisinier déclassé bien mieux fait pour apprêter les poulets que les clients. En arrivant, on s empressait de le soulager de toutes ses causes, chaque avocat en prenait quelques unes sous ses soins. Lorsqu'il s'était laissé modestement dépouiller, on le portait en triomphe à la cuisine, et là, après l'avoir placé en face des tables chargées de provisions, en face du poêle où il allait faire rôtir ses chefs-d'œuvres, on le laissait en proie au démon de l'inspiration culinaire.

C'était l'homme le plus considéré du barreau, le plus choyé du juge et des avocats, celui qui avait le plus de chance dc gagner ses causes, bonnes ou mauvaises, car ses adversaires et le juge auraient eu peur en le contrariant de lui faire gâter ses sauces.

Le diner était le grand événement de la journée, la cour n était qu'une préparation, qu'un moyen de se donner de l'appétit ;—les avocats arrivaient à table l'estomac creusé par les plaidoiries et le gosier altéré par l'éloquence. On suspendait souvent la cour pour

aller diner, mais on ne suspendait jamais le diner pour aller à la cour. On plaçait le juge à un bout de la table, et à l'autre bout l'avocat cuisinier, la figure encore enflammée du feu de l'inspiration et du poële. L'impatience générale donnait bien vite le signal de découvrir les plats. Tout en satisfesant les premières exigences de leur appétit, les convives laissaient échapper, entre leurs dents si occupées, de courtes acclamations en l'honneur de l'auteur du festin. Le premier quart d'heure passé, les santés et les bravos éclataient. Il était rare qu'on lui laissa manger le quart de son diner avant de le griser, il lui fallait trinquer avec tous les convives reconnaissants jusqu'à ce qu'il se dérobât sous la table aux félicitations trop empressées.

Il y a bien d'autres types maintenant à peu près disparus que je pourrais esquisser, mais le temps me presse, et vous avez hâte sans doute que je finisse.

Un dernier mot cependant, Mesdames et Messieurs, qui sera la conclusion naturelle de cette causerie.

Attachons-nous à nos vieilles mœurs, à tout ce qui nous reste de nos pères, c'est le meilleur moyen de conserver notre nationalité. Attaqués à l'extérieur nous serons toujours victorieux, si d'avance nous n'avons pas livré nos foyers à l'étranger. Ah ! que ne pouvons-nous faire revivre ceux qui dorment, rajeunir ceux qui sont vieux, retenir ceux qui vont

partir! Mais le présent ne s'attarde pas à écouter les plaintes que les poètes versent sur les ruines; on ne les entend que dans les tombes, et dans les cieux!

Restons fidèles du moins à la mémoire de nos ancêtres, aux aimables souvenirs de la société canadienne; ressemblons le plus possible à nos pères, car c'étaient les plus braves gens que la terre ait portés.

La chanson de la St.-Jean-Baptiste.

Respectueusement dédiée à la Société St. Jean-Baptiste de Québec.

AIR :—A la Claire Fontaine.

Des rayons de l'aurore
Le ciel est enflammé ;
Quel beau jour vient d'éclore ?
L'air est tout embaumé !

REFRAIN :

Oui chantons et célébrons,
Bannière en tête,
La grande fête
Du plus grand de nos patrons,
C'est LA ST. JEAN que nous fêtons !

Des enfants de la France,
Au cœur vif et joyeux,
Disent à l'Espérance
Des hymnes glorieux.

Hardis jusqu'à l'audace,
Toujours fiers, courageux,
Ils ont suivi la trace
De leurs nobles aïeux.

Quel est cette bannière ?
C'est un noble drapeau !
A Carillon, naguère,
Que le combat fut beau !

Dans leur vive allégresse
Le ciel va les bénir ;
Plus d'amère tristesse !
Plus de noir souvenir !!

La paix que le Ciel donne,
Nous comble de ses biens,
Soyons, (le Ciel l'ordonne,)
Français et Canadiens.

Le Français, près des belles,
Est galant, empressé ;
Par nos beautés fidèles
Il est récompensé.

Et pour savoir défendre
Ses Droits avec succès,
Nul ne peut en apprendre.
Au Canadien-Français.

Sans fiel et sans colère,
Aux étrangers amis
Montrons une âme fière,
Des cœurs toujours unis.

Et venons, chaque année,
Fêter avec amour,
La Gloire fortunée
Du Patron de ce jour.

Oui chantons et célébrons,
Bannière en tête,
La grande fête
Du plus grand de nos patrons,
C'est La St. Jean que nous fêtons !

Un Français-*Canadien*,

Emm. Blain de St. Aubin.

Québec, le 26 Juin 1865.

Officiers de la Société St.-Jean-Baptiste.

OFFICIERS GÉNÉRAUX.

Pierre Gabriel Huot, écr., président.
M. Louis Bourget, président-adjoint.
Joseph E. Bolduc, écr., trésorier.
M. L. Joseph Casault, trésorier-adjoint.
François Dusault, écr., secrétaire-archiviste.
M. Siméon Marcotte, assistant-secrétaire-archiviste.
M. J. Norbert Duquet, commissaire-ordonnateur.
M. Joseph Blais, assistant-commissaire-ordonnateur.

OFFICIERS DES SECTIONS.

SECTION NOTRE-DAME.

M. Chrysostôme Dion et Narcisse-Damien Légaré, écr., vice-présidents.
MM. George Dugal et Arthur Gagnon, sous-secrétaires.
MM. Thomas Gagné et Jean Lamontagne, sous-commissaires-ordonnateurs.
M. Antoine Lapointe, sous-trésorier.
MM. E. Wells et Edouard Langevin, percepteurs.
L'honorable François Evanturel, et M. Louis Bourget députés-auditeurs.

Comité de Régie.—L'honorable Hector L. Langevin, et MM. Louis Bourget, Honoré Deslauriers, Louis T. Suzor et Thomas Gagné.

SECTION ST.-JEAN.

Jean-Bte. Alain, écr., et M. Guillaume Boivin, vice-présidents.
M. Olivier Richard, sous-trésorier.
MM. François Lepage et Elzéar Gauvreau, sous-secrétaires.
MM. Alexis Gariépy et Joseph Falardeau, sous-commissaires-ordonnateurs.
MM. Jérôme Gingras et Zéphirin Vandry, députés-auditeurs.

MM. Charles Boivin, François-Xavier Déry et Ephrem Dugal, percepteurs.

Comité de Régie.—MM. Joseph A. Tapin, Joseph Breton, François Sylla Côté, Olivier Deslauriers et Louis Voyer.

SECTION ST.-ROCH.

Abdon Côté, écr., et M. Jean Trudel, vice-présidents.
M. Olivier Vallée, sous-trésorier.
MM. N. G. Blais et Charles Huot, sous-secrétaires.
MM. Joseph Roussin et Pierre Drolet, sous-commissaires-ordonnateurs.
MM. Jacques Racine, George Grenier et Antoine Racine, percepteurs.
MM. Alfred Emond et Guillaume Michaud, députés-auditeurs.

Comité de Régie.—MM. Pierre Letarte, Adolphe Grenier, Léon Lemieux, Théophile Racine et Nicolas Trudel.

Liste des officiers de la Société St.-Jean-Baptiste et de Bienfaisance de St.-Sauveur.

L'honorable J. E. Gingras et Félix Bigaouette, écr., présidents-honoraires.
J. Leclerc, écr., président.
M. Pierre Giroux, vice-président.
L. P. Falardeau, écr., secrétaire.
L. M. Darveau, écr., assistant-secrétaire.
Ed. Dolbec, écr., trésorier.
M. G. Frenette, commissaire-ordonnateur.
M. Olivier Gaboury, assistant-commissaire-ordonnateur.
MM. Frs. Auger, Narcisse Minguy, Olivier Plamondon, F. Girard et Joseph Dion, percepteurs.
J. B. Hamel, écr., et M. P. Roy, auditeurs.

Comité de Régie.—F. Kirouac, écr., Narcisse Dion, écr., et MM. Louis Vermette, H. Potvin et L. H. Moisan.

TABLE DES MATIÈRES.

—

PAGES.

COMPTE-RENDU extrait du *Canadien* du 28 juin 1865 3

SERMON prononcé à la Cathédrale de Québec le 26 juin 1865, par le Rév. T. A. Chandonnet, professeur de Philosophie à l'Université-Laval 15

DISCOURS de M. P. G. Huot. M. P. P., à la Salle Jacques Cartier 51

CAUSERIE, par M. Hector Fabre, rédacteur en chef du *Canadien* 63

LA CHANSON de la St.-Jean-Baptiste 81

OFFICIERS de la Société St.-Jean-Baptiste de Québec 85

OFFICIERS de la Société St.-Jean-Baptiste et de Bienfaisance de St.-Sauveur 86